

Yann BENOIST & Bernard LACOMBE

La voix des
RÊVES
Contes des peuples anciens



La voix des rêves

Contes des peuples anciens

Collection TERRAIN : récits & fictions

dirigée par Bernard Lacombe

La collection «TERRAIN : récits et fictions» prend en compte l'ambition des sciences sociales, sciences du récit par excellence, d'intégrer l'ensemble des formes d'écriture. Ajustant la forme de l'écrit au sens du terrain, explicitant ainsi l'expérience qu'ils ont vécue, les auteurs de cette collection interrogent, par leurs textes, le sens du récit dans les sciences sociales et le poids de la fiction dans le discours scientifique.

Le logo de la collection est dessiné par Chantal Pairaud-Lacombe.
Il représente un serpent bwaba du Burkina Faso.

Déjà parus

Jean-Yves Boursier, *Armand Simonnot, bûcheron du Morvan, Communisme, Résistance, Maquis*, 2013.

Jean-Claude Leprun, *Terrains de recherche. Chroniques du quotidien d'un scientifique*, 2010.

Paulin Nguema-Obam, *Mythes et légendes fang*, 2009.

Elisabeth Levasseur-Schreiner, *Mémoires d'une Bavaroise en pays de Caux*, 2009.

Henri Bouillon, *L'Héritage de sang*, 2009.

Yann Benoist, *Sans-logis de Paris à Nanterre. Ethnographie d'une domination ordinaire*, 2009.

Abdallah Gnaba, *La mémoire réinventée. Chronique anthropologique d'une association vietnamienne de Paris*, 2008.

Marie-France Rezcek, *Le Tabac dans tous ses états*, 2008.

Bweni Soalma, *La case aux fétiches – légende des savanes d'Afrique (Burkina – Niger)*, 2008.

Yann BENOIST & Bernard LACOMBE

La voix des rêves

Contes des peuples anciens

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2013
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
<http://www.harmattan.fr>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr
ISBN : 978-2-343-02356-4
EAN : 9782343023564

*A chaque homme appartient un monde
où des objets familiers lui font signe.*

Ahmad Al-Qalyôûbî
Trad. : René R. Khawam

*Il est nécessaire... que nous soyons
affrontés à rien d'inconnu mais seu-
lement à ce qui nous appartient depuis
longtemps. Il... va falloir aussi appren-
dre progressivement à comprendre que
ce que nous appelons le destin, loin
d'entrer de l'extérieur dans les
hommes, sort de ceux-ci.*

Rainer Maria Rilke
Lettre VIII à un jeune poète 12 août
1904 (trad. : Josette Calas & Fanette
Lepetit)



Yann BENOIST

Jeune chercheur en anthropologie, Yann BENOIST travaille à l'Unité de recherche en sciences humaines et sociales de l'Institut Gustave Roussy de Villejuif. Il enseigne l'anthropologie dans différentes universités de la Région Parisienne (Créteil et Paris 11) et à Nice ; enseigne également à l'Espace Régional de Formation des Professions de Santé de Rouen. Fortement impliqué dans la diffusion des résultats des recherches dans la société civile, il donne des conférences sur les sujets dans lesquelles se déploient ses compétences. Il avait déjà réalisé une bande dessinée sur un script de B. Lacombe, publiée dans l'ouvrage d'Amy Lao (2012), *Du Tao à la Sorbonne, l'ethnologue Richard Pottier* (Ed. L'Harmattan). Il a soutenu une thèse sur les sans-logis fréquentant le CHAPSA et produit deux ouvrages dans cette collection. Il s'intéresse, également à titre professionnel, aux disciplines sportives, telle que l'apnée qu'il pratique et sur laquelle il commence à écrire des articles d'analyse.

Grand lecteur de bandes dessinées, on ne peut douter qu'un jour, à l'occasion d'une auto-analyse que favorise toujours la lecture intensive, le démangera le désir de nous en éclairer les ressorts qui font que tant de nous soient accros à ce genre (même Cédric Villani, Médaille Fields, avoue sans vergogne sa passion des mangas dans son *Théorème vivant*).

Cet ouvrage redonne l'occasion à Yann Benoist de reprendre ses premières amours : le dessin.

La colorisation du dessin de couverture a été réalisée par Awa Garance, graphiste : www.gueule-de-loup.com

Ouvrages :

2009 : *Les sans-logis face à l'ethnocentrisme médical. Approche ethnologique d'un système de soins*

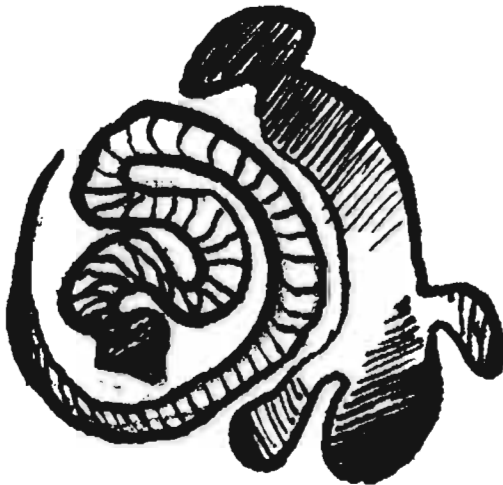
2008 : *Sans logis de Paris à Nanterre. Ethnologie d'une domination ordinaire*

Articles :

Benoist Y. & Terrolle D., 2012, « Grande pauvreté, médecine et domination sociale ; Job et les vétérinaires », *Illusio*, 8/9.

Benoist Y, 2008, « Vivre à la rue et se soigner, les SDF (Sans domicile fixe) du CHAPSA (Centre d'hébergement et d'Accueil aux Personnes sans Abris) et leur santé », *Sciences sociales et santé*, volume 26 n°3 : 5-34.

Autres communications à colloques et séminaires.



Bernard LACOMBE

Bernard LACOMBE a raccroché les gants du combat scientifique depuis quelques années. A produit essentiellement en démographie pure, en sociologie de la santé et en anthropologie. On trouvera ses travaux scientifiques référencés principalement sur les sites de l'ancien Orstom (IRD) et L'Harmattan. A effectué quelques travaux personnels et beaucoup d'enquêtes collectives internationales de par le monde. A publié une trentaine de livres, en majorité scientifiques. Il est d'une génération où les questions d'identité qui ravagent actuellement les milieux scientifiques français de sciences sociales ne se posaient pas : on travaillait sur des terrains et on produisait sur des sujets en fonction de ses compétences et non en se fondant sur une adéquation fumeuse entre une grille de diplômes universitaires et une qualification professionnelle fixée pour l'éternité. On n'y confondait pas journalisme, littérature et sciences sociales, tant au niveau de l'enquête qu'au niveau de l'expression (*Le modèle canonique...*). Il a retracé ces années dans trois ouvrages : *Voyage en Orstomie de Jean Naynard* (1995), *Le partenariat scientifique* (1998) et *Estampes coloniales* (2012), tous trois chez le même éditeur.

Est entré en littérature par accident à la suite d'une étude sur la sorcellerie congolaise où il avait tenté de donner à vivre au lecteur les conditions du terrain. (*Le lecteur comme anthropologue* résume les conditions de faisabilité de ce type d'approche.) La forme courte des contes et des nouvelles lui convient mieux que les romans qui, malgré l'illusion dans laquelle baigne l'intelligentsia française, demandent des dons qu'on ne trouve pas sous les sabots d'un cheval : savoir lire et écrire et avoir des lectures ne sont pas suffisants pour être écrivain.

Exerce maintenant une activité d'éditeur aux Editions de L'Harmattan afin de favoriser aux scientifiques étrangers francophones, ou partiellement francophones, l'accès à la publication.

Quelques ouvrages et articles publiés aux éditions de L'Harmattan :

Ouvrages personnels (sélection)

Avec Robin Duponnois, *La brousse et la jachère au Burkina Faso*, 2007

Avec Christophe Ronel, *Traces dans le ciel*, 2011, contes

2012 : *Estampes coloniales, 1935-2010*, (dessins d'Awa Garance)

2013 : *El Celaje, pages mexicaines*, (dessins d'Awa Garance)

Ouvrages publiés comme éditeur (sélection)

Yézouma Coulibaly & Maxime Patry (2013) *Récits des jours anciens au Bwamu de Bondoukuy, Burkina Faso*

Sonia Comboni & José Manuel Juárez (2013) *El Valle de Chalco, Mexico, une ville sortie du lac*

Bwéni Soalma (2010) *La case aux fétiches* (roman)

Saratta Traoré, 2010, *Femmes bwaba, les contraintes sociales*

Léopold Tchoumi, 2010, *Amours sans papiers* (nouvelles)

Bwéni Soalma (2008), *Ouagadougou vu des nuages* (contes)

Saratta Traoré (2005), *Mariage et célibat à Ouagadougou*

Articles en lien avec l'expression littéraire

« Le modèle canonique de la science » (avec Robin Duponnois in Jean-Pierre Guengant et al, *La brousse et la jachère*, 2007)

« Le lecteur comme anthropologue », *L'homme et la société*, 2000

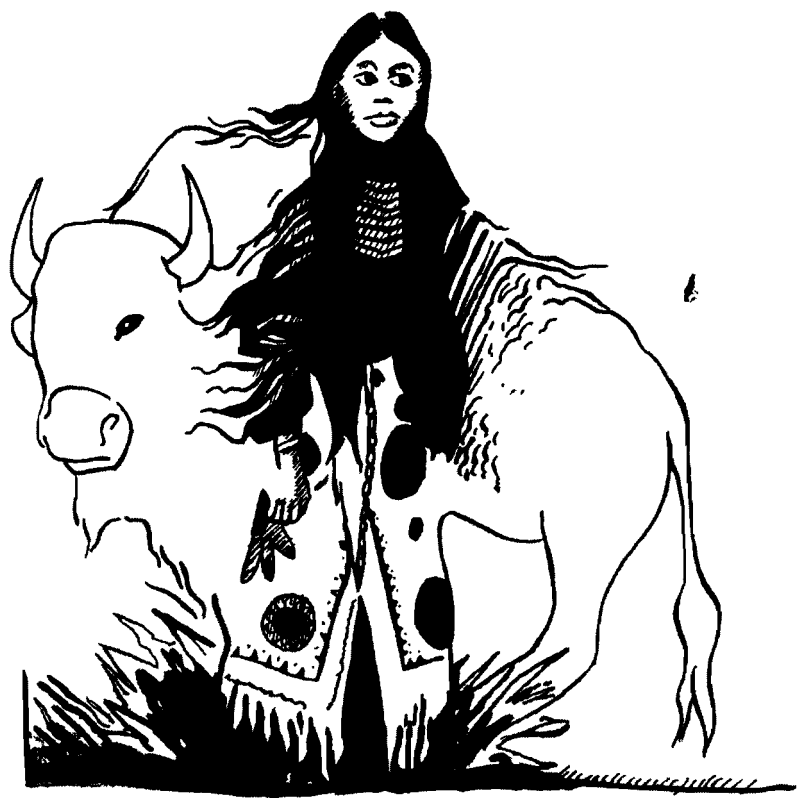
« Le deuxième bureau congolais », (repris de *Genus*, postface à Saratta Traoré, *Mariage et célibat à Ouagadougou*, 2005)



Observations liminaires

Les contes que l'on va lire sont tirés parfois de sources traditionnelles (comme celui de la *chouette*, conte kabyle – les *kiho* et le *bison* étant des contes des Plaines d'Amérique) ; d'autres sont aussi issus de la tradition mais avaient fait leur nid dans la conscience de l'auteur qui n'avait plus conscience de savoir d'où ils venaient : c'est le cas de celui de la *porte* – mais modifié par le thème de l'apparence que je m'imposais ! La psychanalyse du *lézard*, elle, provient d'une vague rêverie un jour d'été regardant un lézard amputé... et le confrontant au souvenir vivace d'un article "scientifique" assez délirant paru dans *les Cahiers de l'IFAN* (Dakar) des années 1950, sur "un lézard à la colonne vertébrale tordue" (*sic*) de l'île de Gorée. Le *chrysanthème* a été sorti de je ne sais quel recoin de moi-même pour complimenter un ami vice-champion de France de tir à l'arc. *L'aveu* répond à une surinterprétation de la sortie précipitée d'un prêtre de son confessionnal. Quant au *rêve*, il n'est que la matérialisation d'une interrogation, née peut-être chez R. M. Rilke. (De Bruce Chatwin – connu pour son *Chant des pistes* – je n'ai même pas réussi à terminer *En Patagonie*... Les écrivains voyageurs ne sont pas ma tasse de thé – et j'aime comme les brocarde Simon Leys dans son étude sur *l'exotisme* de Segalen.)

Mais si je me permets d'écrire ces remarques, c'est pour remercier Yann Benoist de m'avoir incité à écrire ce recueil et répondre ainsi à une question de Richard Pottier qui me demandait qui, du lièvre d'Afrique et du Singe d'Asie, était le plus malin – quant au thème, les illusions des parents sur leur progéniture me l'ont probablement suggéré. Je lui dois aussi d'avoir insisté sur : *quand on fait intervenir la psychanalyse, un récit autobiographique ne se termine jamais*... Au nom de Balthazar, je le remercie d'avoir orienté le héros de ce conte vers le cabinet d'un psychanalyste de haut vol et grande compétence.



Les bisons

Le jeune Comanche avança en se coulant entre les hautes herbes jusqu'à la harde dispersée des bisons. Pour cette chasse, la première où il serait seul, il avait consacré ses flèches. Quelques nuits avant, un rêve était venu l'habiter : « Pars à la chasse, lui avait dit la voix, et tu trouveras un fils dans la plus belle génisse du troupeau ». Pour venir jusqu'ici, il avait marché plusieurs jours depuis le campement, car un rêve doit impérativement être réalisé. Il ne doutait pas que lorsqu'il reviendrait, on lui donnerait une belle femme et que sa vie de guerrier, qu'il voulait glorieuse, commencerait. L'homme-médecine l'avait donc aidé à faire les incantations nécessaires pour que les flèches aux pointes de silex acéré qu'il lancerait lui amènent un fils par ces ricochets que seuls les Esprits connaissent.

Les bisons étaient tranquilles, égaillés, les naseaux dans l'herbe. Il repéra une génisse, belle et grasse ; elle broutait au bord de la rivière et releva la tête. Elle vit le chasseur. Le jeune Comanche était très beau et magnifiquement vêtu d'une chemise de daim brodée. La génisse conçut pour lui un sentiment violent et total. Elle se laissa approcher. Mais la douleur de la flèche qui la toucha sous la

première côte lui fit faire un écart et elle tomba dans la rivière ; le courant l'emporta et le jeune Indien dût renoncer à elle et à la vérité de son rêve. La génisse ressortit de l'eau beaucoup plus en aval sur une plage de sable. Elle alla se frotter contre un arbre et la flèche tomba de la blessure au pied du tronc ; puis elle rejoignit le troupeau. Très vite, elle sut qu'elle était grosse, fécondée qu'elle avait été autant par la flèche que par sa vision amoureuse. Elle en était heureuse quoiqu'elle sût qu'espérer revoir le jeune Comanche n'était qu'un rêve. Elle donna naissance à un taurillon. C'était la saison où la prairie inonde l'air de ses fragrances et pour cela elle l'appela *Quanah, le parfumé*. Son fils se rendit vite compte qu'il était seul, qu'aucun mâle n'accompagnait sa mère. Il la questionna et elle lui raconta le mystère de sa naissance. « Oui, ton père est de ces hommes qui nous mangent, mais moi-même je t'ai désiré de lui. »

Le jeune bison voulut rencontrer son père. Il insista tant que sa mère lui dit : « Fais comme je le fais, roule-toi après moi sur cette touffe d'herbes ». Quand elle-même s'y roula, elle se redressa tout humaine, vêtue comme une jeune Indienne doit l'être de vêtements brodés avec des perles, des attaches métalliques, des tissages de plumes

multicolores et de tuyaux d'épines de porc-épic. Quant à lui, Quanah se transforma en jeune Indien bien découplé, juste vêtu d'un tapis brodé sur les reins. On était en été et la journée était belle. Les deux nouveaux humains traversèrent le troupeau qui les reconnaissait pour siens. Ils rejoignirent la rivière. Au pied d'un arbre, la femme retrouva la pointe de flèche déchaussée de son tuyau ; elle recueillit les deux morceaux et ils prirent le chemin vers le village des hommes. Ils arrivèrent au campement où elle savait que son bien-aimé demeurait et ils se cachèrent.

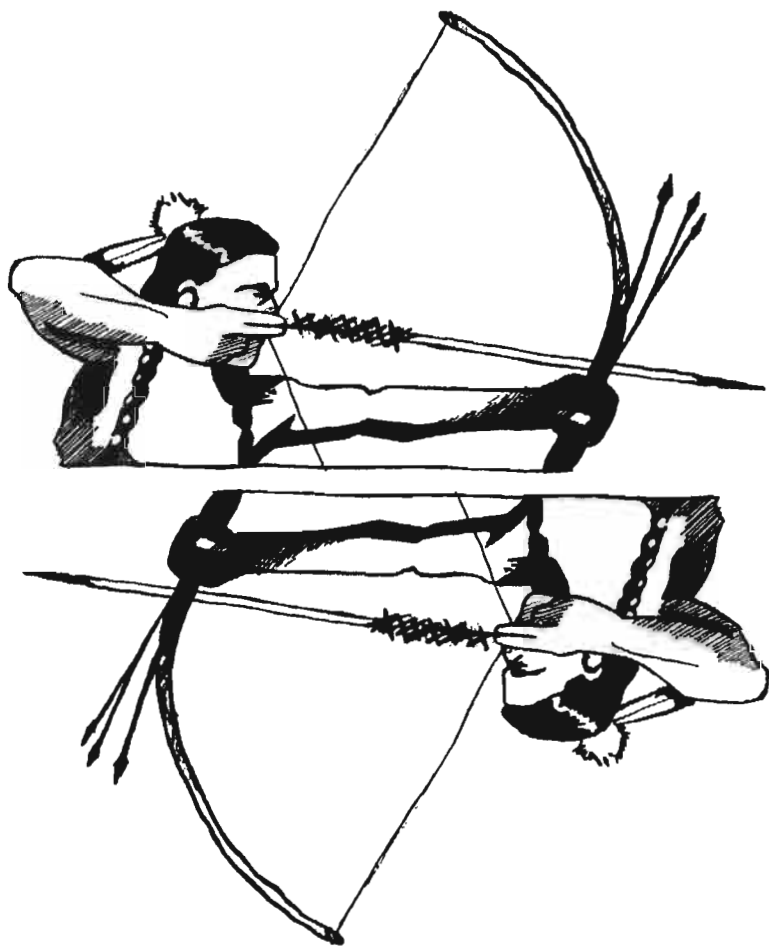
Le fils attendit la nuit pour aller surprendre son père dans son tipi ; son père faillit le tuer croyant que cet inconnu, si jeune pourtant, en voulait à sa vie ; mais l'intrus montra qu'il était sans défense et lui raconta son histoire. Son père reconnut son rêve et alla chercher la mère restée dans la prairie au-delà du cercle des tipis endormis. Elle lui présenta le silex taillé de sa flèche et le tuyau avec les marques personnelles qu'il y avait faites, il les reconnut tous deux. De la mère de son enfant il voulut faire sa femme et de Quanah son fils. La vache accepta en y mettant une condition : « Jamais tu ne dois boire au fil de l'eau de la rivière où tu me fécondas ». L'Indien promit. Elle devint

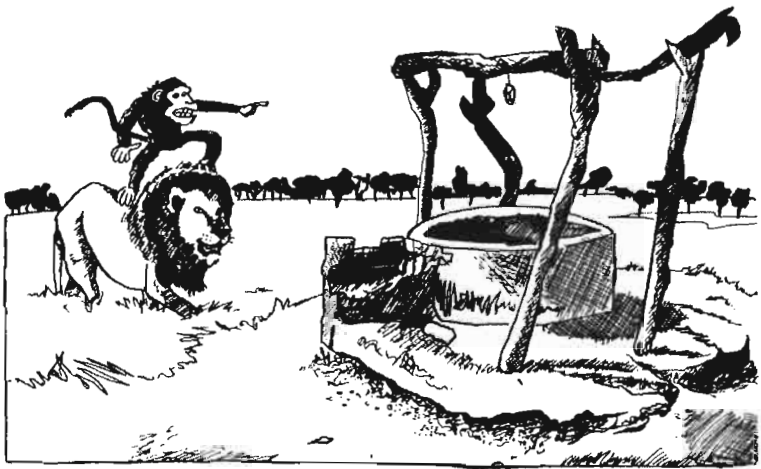
donc sa femme et toute la tribu, qui crut qu'il l'avait raptée avec son fils dans un autre groupe d'Indiens, applaudit son exploit.

La faim, plusieurs mois après, s'installa au campement. On était à l'automne, le second que les bisons vivaient avec les humains. La femme bison prit en pitié le peuple comanche et le guida vers un troupeau immense qui lui fournit viande et peaux – de quoi passer l'hiver et les grands froids. Ni la mère ni le fils ne prirent part à la curée. Mais aucun Comanche ne songea qu'ils avaient peur ou étaient malhabiles, car le jeune homme était un excellent chasseur ; Quannah avait acquis aussi la réputation, malgré sa jeunesse, d'être d'un grand courage. N'avait-il pas tué un grizzli en corps-à-corps ? Les deux nouveaux venus mangeaient du daim, du dindon et d'autres animaux qui courent dans la prairie ou volent sur l'herbe, mais pas de bison.

Un jour, revenant d'un raid de guerre solitaire, l'Indien traversa une rivière. Il ne la reconnut pas et quand il l'eût traversée, il se pencha et but. Son esprit se déchira sous l'impact de la vérité : il avait brisé son serment ; il ressentit douloureusement que l'herbe embaumait. Alors, s'étant repéré, il courut plein d'angoisse vers le

campement. Un campement bien agité : deux bisons, une femelle et un jeune mâle, avaient soudain surgi de son tipi, l'avaient détruit et avaient fui pour rejoindre leur troupeau ! Aucune flèche, aucune javeline ne les avaient atteints.





Le rival

Dans une savane de Birmanie, régnait un lion fort jaloux de ses prérogatives. Mais un lion ne vaut jamais, pour se remplir la panse, que ce que vaut son harem. Chez les lions, c'est les femmes qui chassent : l'une effraie une proie et la rabat dans la nasse tendue dans les hautes herbes par ses coépouses aux longues canines. Et quand l'hallali est terminé, elles appellent leur maître. Monseigneur, tout en baillant, s'avance d'un pas de sénateur et sur la carcasse offerte donne du croc et de la griffe, ne la délaissant qu'une fois rassasié. A ses lionnes fidèles de faire un partage équitable entre tous, mères et enfants.

Autour de la savane étaient de grandes forêts et là, le lion n'y allait jamais : son voisin le tigre royal ne l'aurait pas permis. Donc, égaux en bravoure, férocité et brutalité, les deux souverains se contentaient de leurs terres et n'allaient pas baguenauder sur celles au-delà des frontières. Et le lion de rester en deçà de la lisière des herbes, et le tigre de ne jamais franchir l'orée des arbres. Mieux valait, pour l'un comme pour l'autre, se contenter de l'invisibilité que leur procurait leur pelage et

rester chacun en son royaume. La situation était pratique pour les deux grands seigneurs : leurs administrés ne les fuyaient pas, sachant que le contraire d'un mauvais maître n'est qu'un maître pire. Au sien, quand on y est habitué, on en sait la force, mais aussi les faiblesses.

C'est dans ces temps qu'une épidémie léonine frappa la gent lion et le grand roi se trouva sans épouse. Les siennes moururent avec leurs enfants. Les plaintes du cœur sont muettes, mais pas celles de l'estomac. Le lion tenta de chasser, mais il n'y parvint pas : que ses sujets étaient rapides à fuir ! Il ne l'aurait jamais cru. N'avait-il pas sévi contre ses femelles quand elles étaient revenues bredouilles d'avoir mal choisi leur victime ? Arriva le moment où, épuisé par la faim, il édicta un oukase. (Les fauves et les tyrans ont en commun de peu nuancer leurs avis). L'accompagnait un calendrier auquel le bon peuple se devait soumettre : chacun eut son jour où il devait se rendre à la tanière pour se faire manger ; ainsi, chaque jour le lion aurait de quoi attendre le lendemain paisiblement.

La savane entière fut désespérée. La menace était si grande que tous voulurent fuir. (Que les sujets sont récalcitrants devant l'impôt, en argent

ou en nature ! Comme contribuable, le citoyen est d'une mauvaise volonté éreintante.) La savane entière réagit : les cohortes de gnous émigrèrent ; les suivirent les troupeaux de buffles, les hardes de biches et naturellement les meutes de lycaons. Les chacals, les hyènes et les vautours prirent eux aussi le même chemin. Une vraie débandade. Tout le capital sur pied de quelque valeur partit pour l'étranger lointain. Le singe ne voulut pas émigrer quoi qu'il fût d'accord pour mourir, mais le plus tard possible. Et là où il était né et avait fait sa vie ! Il réfléchit : le problème était sans solution, or un problème sans solution est une contrainte. Lui-même n'en avait jamais fait qu'à sa tête et devoir s'adapter à une contrainte était impensable. Aller chez le tigre royal ou périr dévoré en sa patrie ? Il n'en était pas question ! Il lui fallait contourner la contrainte et traiter la difficulté comme un problème pour en trouver la solution. Ce détour intellectuel lui plut et il cogita en attendant son tour.

Avec l'émigration, la cour du roi devint diaphane, ce qui en restait était des éléphants et des rhinocéros sur lesquels on ne pouvait compter comme repas volontaire. Ils avaient d'ailleurs dit au roi que malgré leur fidélité à la couronne, ils étaient trop chatouilleux pour que l'on puisse

espérer qu'ils ne se débattaient pas s'il leur mettait la patte dessus. Et l'on sait que, chatouillé, le chatouilleux ne contrôle plus ses nerfs et que la perte de contrôle de soi dans laquelle il est plongé l'amène à flanquer des coups à mettre raide-mort son chatouillard, fût-il de royale lignée. Par prudence, le lion lui-même rentrait donc ses griffes et jeûnait.

A ce compte-là, le tour du singe arriva alors que le grand fauve était toujours affamé. Ou presque : une hyène imbécile, un tamanoir étourdi, un vieux kob ou quelque autre bestiole sans grande valeur nutritive l'avaient aidé à survivre. Le singe avait évité la cour tant qu'aucun barrissement ne le convoquait, mais il se décida quand il fut appelé ; on ne résout pas un problème à l'ignorer. Il s'arrangea avec sa belle et intelligente épouse, une guenon de noble lignée qu'il aimait tendrement. Et qui était aussi maligne qu'il était malin.

Le singe ! Ah ? C'est à lui de Nous rendre hommage ? Fidèle en amour et fidèle à son roi ! Lui, il ne se déroberait pas aux devoirs de l'honneur ! N'était-ce pas un fidèle sujet issu d'une honorable famille ? se dit le lion vautre sur sa couche, sous l'arbre où jadis il rendait sa royale justice. Il attendait l'estomac grouillant de sons caverneux

que vînt le convoqué pour être dévoré. Le roi rêvait au temps passé. Heureux temps où les lionnes gambadaient pour lui dans l'herbe en lui cherchant son repas ! Il pouvait alors se consacrer au bien-être de tous et être à l'écoute des éloges qui bruissaient autour de lui.

Midi arriva, rien ; la sieste passa : rien... Ce n'est que lorsque le soleil descendait sur l'horizon, incendiant la savane d'ocre sanglant, qu'arriva le singe tout essoufflé. Le lion avait faim, mais son orgueil fut blessé de ce que le singe n'eût pas eu à cœur de présenter à la table royale, à l'heure dite, une viande sans trop d'adrénaline : avec la course, la chair fond sur l'os et se gâte, le muscle se durcit et devient tout nerveux. Mais l'humble sujet ne pouvait parler, il haletait et d'un geste de la main arrêta la faim de son royal maître pour finalement déclarer entre deux hoquets :

— Seigneur, ne vois-tu pas que je suis seul ? Mon épouse me suivait, tout émue de remplir ta noble panse quand un lion nous a arrêtés. Voulant savoir ce qui se passait, je l'interrogeai. Seigneur, me croirez-vous ? Ce lion m'a affirmé qu'il régnait sur ces terres et qu'il attendait ses épouses. Et il a pris la mienne en otage !

Entendant cela, furieux d'être contesté et appâté par la perspective d'un nouveau harem, Sa Majesté se redressa retrouvant sa morgue nobiliaire.

— Comment est-il ?

— Grand, majestueux, mais moins que vous. (Le singe regarda le lion tournant autour de lui.) Oui, vraiment, moins musclé. Je dirai... plus flou. Oui, plus flou.

— Qu'est-ce à dire ?

— Je ne l'ai pas bien regardé quand je le quittais, mais je trouvais que ses contours étaient indéfinis. Il tenait ma femme par le bras. Pardonnez-moi Monseigneur, l'émotion me brouillait le regard.

En grand tragédien, le singe se prit à larmoyer :

— Oh ! Comme la petite pleurait. Et moi, je suis déshonoré ! Ma femme mangée par un étranger !

Le lion décida de partir sur-le-champ, le singe voulait l'en empêcher. Geignard, il déclara :

— C'est trop tard Seigneur, à l'heure qu'il est, elle est digérée !

— Qui te parle d'elle ? Mon honneur est bafoué. Je vais punir cet intrus, mais accueillerai ses épouses selon le principe du regroupement familial en honneur dans le monde civilisé.

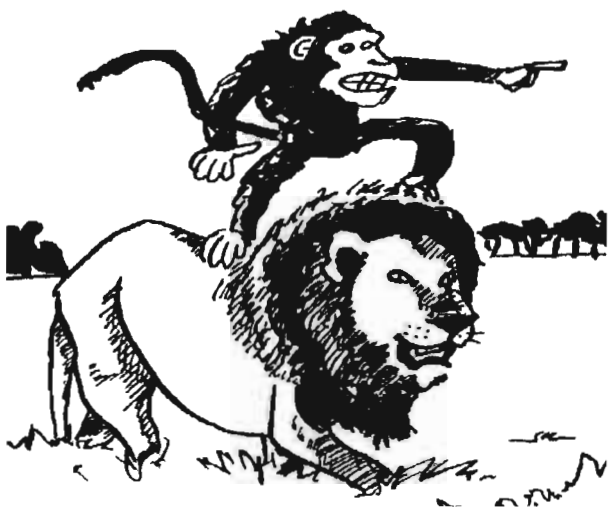
A part soi, il savait qu'il tuerait les lionceaux,

car il est toujours dangereux d'élever des étrangers dans son ménage – mais il jugea politique de se taire. – J'examinerai ton cas plus tard, montre-moi le chemin, ordonna le lion qui, d'un élégant et bravache secouement du cou, déploya sa majestueuse crinière rousse.

En geignant, le singe le précéda. Ils arrivèrent à un puits alors que le jour allait bientôt s'éteindre – et dans les savanes des Tropiques, la nuit succède au jour comme explose l'éclair. Il ne fallait plus perdre de temps ! Le singe enjoignit donc la prudence mais accentuait la tension nerveuse du roi en tremblant comme une feuille. Le lion marchait en rampant pour surprendre son adversaire. Près de la margelle basse, le singe regarda partout et enfin jeta un œil dans le puits. Il s'allongea, montrant de la main l'intérieur du puits à son maître. Le lion se pencha, jeta un œil, ne vit rien. Bandant tous ses muscles il se redressa et ouvrant grand la gueule, prêt à l'attaque, il regarda l'eau. Son rival était là, et il tenait la guenon dans ses crocs, prêt à la dévorer ! Effectivement, il était plus flou que lui – alors que la guenon se voyait bien. Le lion n'hésita pas et sauta. La guenon, qui prenait bien soin de se montrer comme encadrée par la mâchoire royale que reflétait l'eau dormante, n'eut

que le temps de s'effacer pour laisser passer le roi dans sa chute. Quand le lion atteignit le fond du puits, une lame d'eau gicla vers le bord emportant la jeune quadrumane que récupéra son mari, tendant trois de ses quatre mains, sa quatrième bien arrimée à une racine. Il trouva sa bien-aimée un peu trempée, mais cela ne l'empêcha pas de la serrer tendrement contre lui.

La morale de cette histoire est celle-ci : aussi haut que vous soyez au-dessus de vos semblables, sachez que la réalité n'est jamais, pour vous comme pour eux, qu'une apparence.







La porte

Dans une bourgade près de Hué, capitale du Viêt Nam en ce temps-là, était un maître d'école modeste, mais lettré : Tran Minh Duc. Si modeste que nul ne le savait savant ; mais on le connaissait bon maître : tous les élèves qu'il avait formés et qui voulaient être formés par lui partaient – s'ils en avaient l'ambition – dans l'administration impériale.

Un jour arriva un jeune, Ngo Dinh Coc, dont Tran vit tout de suite les qualités intellectuelles : mémoire, acharnement à comprendre, logique et finesse, intelligence des textes, habileté à les utiliser dans les exemples qu'il lui soumettait. Le maître le prit sous sa coupe. Le jeune enfant était vraiment un bonheur pour son maître. Il était aussi ambitieux et il parut vite qu'il ne se contenterait pas d'un poste modeste. Tran le regrettait car pour lui il avait choisi la connaissance sans gloire ; mais il savait que son modèle de vie ne pouvait être celui de tous. Alors, il aida Ngo à avancer dans la voie que désirait son cœur. Une année, Ngo partit pour la capitale pour tenter les concours. Il dit au maître tout ce qu'il lui devait, que jamais il ne l'oublierait et qu'il ne saurait de sa vie comment le remercier.

Ne lui devait-il pas sa capacité à ajuster les idées aux faits et celle à fleurir le verbe pour le rendre audible au public ? Jusqu'à la sagesse populaire qu'il savait distiller dans ses interventions, il affirmait la devoir au maître. Il demanda à Tran de bénir ses vœux, ce que le vieillard fit après lui avoir demandé qu'aussi haut qu'il monterait dans la hiérarchie impériale qu'il n'oublie jamais le peuple, respecte les pauvres et remplisse dans l'honneur et l'honnêteté les charges que le souverain lui confierait.

Alors que Ngo le quittait – et l'humble porte grinçait qu'il refermait – Tran le rappela : « Reste encore un instant que je te raconte une histoire » :

« C'était un homme très pauvre, mais son voisin était plus pauvre que lui. Un jour, il lui demanda : "N'es-tu pas parfois malheureux d'être de tous les villageois le plus pauvre ?" "Pourquoi le serais-je alors qu'il faut bien que l'un de nous soit le plus pauvre et les autres le plus riches ? Mon karma m'a donné ce lot, pourquoi rechignerais-je à l'accepter ?" Alors, le premier reprit : "Moi, si je pouvais, je serais riche et il n'y aurait plus de pauvres !" Son ami lui sourit : "Si tu veux, je te fais riche." "Mais comment peux-tu ?" "J'ai aussi cela dans mon karma" répondit, énigmatique, le plus pauvre.

Alors le premier sourit : "Mais il y a une condition, non ? Comme dans les contes de génies." "Oui, ne m'oublie jamais et quand tu le pourras, rends ce que je t'ai donné sous la forme que tu pourras à qui croisera ton chemin." L'homme se mit à rire : "Ma reconnaissance sera éternelle. Toi, ou quelqu'un se réclamant de toi, ou quiconque sera dans le besoin, trouverez chez moi l'aide qu'un riche doit aux autres, car la richesse n'existe que pour servir ceux qui sont dans le besoin." Le plus pauvre sourit. Son visage ne reflétait ni le doute, ni l'ironie, ni la tristesse.

« Les années passèrent à toute vitesse : l'or s'accumulait ; les maisons, les rizières se multipliaient ; les serviteurs abondaient comme les danseuses et les musiciens. Et les femmes qui vont avec la fortune : les concubines... Le deuxième plus pauvre devint ainsi un riche du village ; un jour on dit qu'il était le deuxième plus riche. Et enfin le plus riche. Alors, le village étant trop petit pour lui, il émigra à la préfecture et en peu de mois fut le plus riche des riches les plus riches de la riche préfecture.

« Un jour, devant sa porte, vint se poster un mendiant. Ce mendiant, il eut peine à le reconnaître : c'était son ami au village, le plus pauvre quand lui l'était tout autant même s'il l'était moins.

Il exigea qu'on le chasse. Mais le mendiant revint... Chaque fois c'était la même chose : "Le mendiant exige de rencontrer le maître !", dirent respectueusement les serviteurs. L'homme se résigna et préféra se déplacer pour aller voir le pauvre hère. "Que veux-tu ?" lui dit-il. "Que tu me donnes ce que tu me dois." "Mais je ne te dois rien, protesta le riche, tout cela c'est mon travail, mon intelligence, mon courage. Je me suis fait seul dans ce monde. Tu le sais bien ! Je suis parti de rien !" Deux fois encore, le mendiant demanda son dû ; deux fois le riche refusa montant la voix à chaque fois. "De rien !" cria-t-il. Sa garde privée se tenait à peine écartée des deux hommes et il n'avait qu'à l'appeler pour faire entendre raison à cet insolent. Décidant de chasser l'importun, il leva la main, les gardes préparèrent leur course pour aider leur maître... Mais tout s'évanouit et il se retrouva comme il l'était avant : il était à discuter avec le plus pauvre du village. Il hurla de douleur, implora, mais son voisin quitta le village pour le laisser seul le plus pauvre désormais. »

L'élève s'étonna un peu, mais pas trop, habitué qu'il était aux réflexions parfois absconses de son maître chez qui la profondeur était souvent obscurité. Le message était clair mais ne le concernait pas. Ngo était un disciple fidèle, il voulait servir l'État, l'Empereur, le Viêt Nam, pas s'enrichir comme un vulgaire commerçant. Il savait les pièges de la réussite, de l'envie, du désir insatiable de richesses qui dévorent le vulgaire. Et il ouvrit l'humble porte grinçante pour s'en aller.

Ngo Dinh Coc devint effectivement un grand mandarin, le village s'enorgueillissait de sa gloire. Et un jour, arriva le miracle : "Il" revenait comme gouverneur de la province ! Tous imaginaient qu'une ère de félicité s'ouvrait à eux. Mais il fallut déchanter : qui allait à la résidence rendre visite était rejeté s'il ne portait pas un cadeau ; qui avait franchi la porte et atteint la première marche de l'estrade où trônait le mandarin devait montrer son respect en offrant des cadeaux encore plus luxueux. Un tour fut établi et chaque village vint à la préfecture porter hommages et richesses aux pieds du grand mandarin. Volailles, porcs, buffles, riz, vanneries et étoffes, laques et jades, à chacun selon sa richesse et à chacun selon ses besoins de

protection future – dont on parlerait plus tard lors d’une audience privée. Tout le village où Ngo avait été formé vint et finalement le mandarin s’étonna que son vieux maître ne soit pas venu le féliciter à son tour. « Est-il mort ? » s’inquiéta-t-il benoîtement. Et si souvent se livra-t-il à cette remarque de compassion que les villageois firent pression sur le vieux maître : en effet, aucun d’entre eux ne pouvait obtenir audience ou faveur du nouveau maître de la province.

Tran Minh Duc se résigna donc et arriva à la porte de la résidence. Une fois, deux fois, on le rejeta. Il revint une troisième avec un poulet rôti. On confisqua la volaille, mais le donateur ne put entrer : insuffisant ! Il revint encore accompagnant le poulet d’un canard laqué. On le fit entrer, mais il n’atteignit pas la porte qui menait à l’estrade, car il ne portait plus rien. Tran Minh Duc revint finalement avec de quoi franchir la première porte et arriver au pied de l’estrade. Et là, il se prosterna devant le représentant de l’empereur. Il le félicita de sa nomination. Le mandarin ne le reconnut-il pas ? En tout cas, il ne broncha pas, ne répondit pas et le maître d’école dut repartir sans un signe du gouverneur impérial.

Le village entier et les serviteurs de la résidence devenaient mal à l'aise avec la manière qu'avait Tran Minh Duc de rendre ses hommages au gouverneur. Quelles conséquences devrait-on supporter pour l'insolence du vieux maître, que plus personne n'osait appeler ainsi, car chacun disait qu'il n'était qu'un vieux fou ?

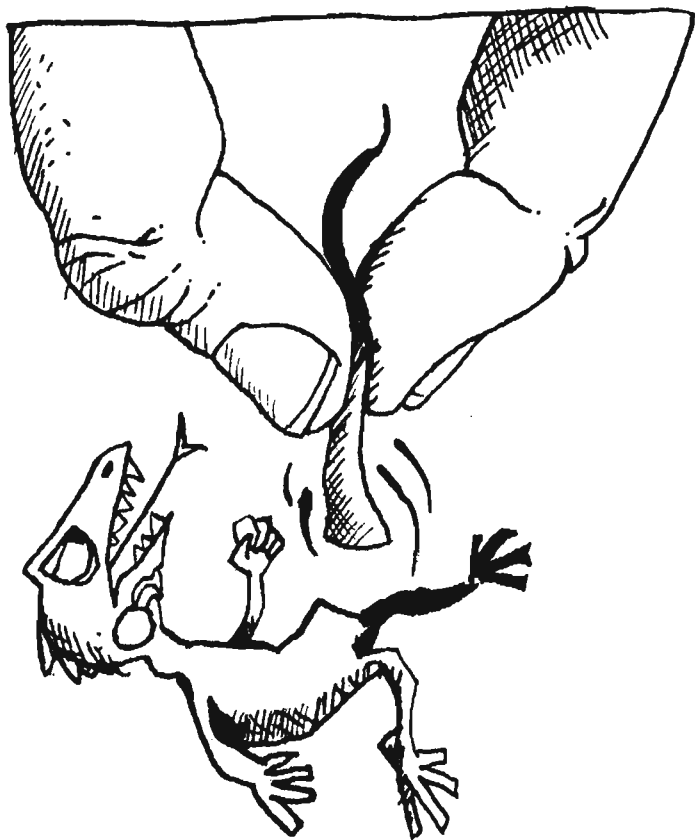
Finalement, ayant hypothéqué sa rizière, le maître vint et déposa à chaque étape le cadeau nécessaire et au pied des marches de l'estrade, il présenta un cochon laqué qui, rien qu'à voir et sentir, vous creusait l'estomac. Le mandarin déclara : « Ah ! mon vieux maître, tu es enfin venu me voir, je craignais que tu ne fusses mort avant que je te remercie de qui tu es et de tout ce que tu fais pour ce village. » Tran Minh Duc ne fut pas en reste de salutations et compliments et tout le monde était soulagé de l'heureuse conclusion de l'entrevue. Sachant ne pas rester longtemps, le maître demanda congé et avant de partir, au lieu de saluer le mandarin, il salua le cochon qui trônait toujours sur son plat de feuilles de bananier posées sur un brancard de tiges de palmier.

« Malheureux que fais-tu ? crièrent les gardes scandalisés. As-tu perdu la tête ou la vue pour ne

pas saluer qui t'a permis d'être reçu ? » « Justement, répondit le vieux sage, je salue ce porc qui m'a introduit auprès du gouverneur et, s'ils ne sont pas dévorés, remerciez de ma part les poulets, canards, légumes et riz de m'avoir ouvert les portes qui mènent au pied de cette estrade. »

Et alors, le gouverneur entendit une très vieille histoire, la dernière que lui eût racontée son maître, et il trembla sous les yeux de sa cour étonnée. Son regard croisa celui du vieillard qui ne cilla pas. Ses yeux noirs avaient le même reflet tranquille qu'ils avaient toujours eu. Le mandarin se sentit mieux, les regrets et les remords se bousculèrent en lui. Mais rien ne se passa... Il respira profondément, rassuré, quand soudain derrière lui claqua l'humble porte grinçante de l'humble maison du maître qu'il venait de franchir partant pour Hué.





Le lézard

Sur la colline ensoleillée de la Sorbonne était un village de lézards ; chaque tanière sous un rocher se tenait éloignée des autres d'une bonne distance : celle qui permet qu'on se voie sans s'agresser. L'un d'eux était assez coquet de sa personne et il aimait admirer les raies rouges de ses flancs briller à la lumière. Il s'appelait Balthazar.

Un jour, en plein soleil, il s'endormit et sentit non la terre trembler sous les pas d'un garçon, mais l'ombre d'une main qui, coupant les rais du soleil, l'alerta par sa fraîcheur. Il réagit vite, mais dans l'affaire y perdit sa queue qu'il ne regarda pas, trophée imbécile, s'agiter au bout des doigts du garnement qui riait.

« Ciel ! dit Balthazar quand le calme revenu il se regarda, Je suis défiguré du cul ! » Après avoir beaucoup pleuré sa beauté amputée, il décida d'aller voir l'ancêtre du village. Atteindre ce dernier n'était pas facile, car il n'était de voisin, mâle ou femelle, qui ne l'agressât. Personne ne le reconnaissait !

L'ancien, au lieu de compatir et d'en appeler à la sagesse multimillénaire des lézards, éclata de

rire. « Ventre-Bleu ! Elle va repousser, ta queue. Va donc ailleurs embêter le monde, petit gode-lureau ! » Le lézard était fort vexé. De plus, de n'avoir pas bien compris le langage obsolète de l'ancien, les paroles du vieux ne lui en parurent que plus insultantes. (La culture, n'est-ce pas ce qui aide à relativiser ?)

Une queue repousser ? Cela lui parut si absurde qu'il s'inquiéta et ne voulant pas mourir, il alla voir le médecin. Ce fut encore une course entre les jardins réservés autour des logis des villageois (mais ne pas avoir de queue ne l'empêchait pas de garder ses qualités de coureur de fond). « Docteur...? » fit-il humblement en montrant son absence d'appendice caudal. Le médecin fit un diagnostic savant : « Anourie temporaire ». Il lui rappela en termes choisis et totalement incompréhensibles, le fait d'expérience : chez les lézards, la queue repousse. Il lui prescrivit quelque pommade, des sédatifs et de bons souhaits de guérison certaine en présentant sa note. Pour payer la consultation, le malade dut chercher une sauterelle et deux mouches. Il pesta contre la sécurité sociale saurienne qui se lézardait sérieusement et ne donnait aucune gratuité de soin aux lézards (quand le galopin qui l'avait mutilé pouvait tomber

malade autant de fois qu'il le voulait !). Il était désespéré.

C'est alors qu'une sienne amie lui dit : « Va donc voir Freud-le-Lézard, diplômé de Vienne, il est excellent et guérit les maux à l'âme qui manifestement te tiendront au corps en attendant que ta queue repousse ». Si elle repousse ! pensa Balthazar, qui n'avait pas la confiance aveugle que d'aucuns éprouvent envers la médecine et les médecins.

Freud-le-Lézard le reçut aimablement. Il avait la composition de qui a tout compris. Dans ses yeux, Balthazar lut l'empathie sans quoi le transfert n'opère pas. « Donc, au bout de ma cure, lui dit le lézard, vous n'aurez plus de queue et moi, j'aurai la vôtre ? Mais c'est ma queue que je veux, pas la vôtre ! » Le psychanalyste trouva charmant ce trait d'innocence et ne se vexa pas. Déjà dans sa tête, un article naissait dont il voyait toute la richesse se dessiner. Il en sourit de contentement et Balthazar se méprit sur ce sourire. C'est donc que ce médecin allait lui rendre sa propre queue !

Et le traitement commença. Alors que le psy s'asseyait bien droit sur une pierre plate, le dos effleurant à peine une branche qui avait percé sa

voie dans une étroite rainure, Balthazar était coincé dans une confortable anfractuosité moussue. C'est là qu'il y d  blat  ra sur ses ennemis, puis sur ses voisins, sur ses amis, sur ses parents éloignés et enfin proches... Il d  bina frères et sœurs, père et mère, et enfin se maudit lui-même. Au bout du compte, toujours allongé sur le tapis de mousse, il fit transfert, contre-transfert et dix-de-der. Réconcilié avec lui-même, il pardonna à ses père et mère, frères et sœurs, absout ses parents et accepta ses amis, relativisa ses voisins et oublia ses ennemis, car qui comprend admet. La cure psychanalytique était finie ! lui annonça, magnanime, le docteur   s-pensées impensables.

Enfin, libre ! Libre de manger sa chasse, car pour chaque séance il devait apporter : un papillon, deux éphémères et trois coccinelles. Libre de profiter du soleil. Libre de dormir sans devoir se rendre à sa séance en évitant toutes les agressions du voisinage.

Et le lézard alors vit que le traitement psychanalytique avait porté ses fruits : sa queue avait repoussé. Freud-le-Lézard ne lui avait-il pas dit que tout s'expliquait par la force du mental ? Balthazar reprit entre deux chasses ses bains de

soleil mais chaque fois que ses yeux se portaient sur son cul, il voyait sa belle queue s'étaler, de jour en jour plus majestueuse. Et finalement, dépité, il pensa : Je suis comme les autres désormais ! Avant, on m'agressait, avant on me regardait, avant on me courrait... Maintenant, on ne me regarde même plus et, sauf si je mords un peu dans les jardins privatifs, on me laisse tranquille ! Je suis comme tout le monde, je suis transparent !

Et cette idée le bouleversa : lui qui était unique, devenait-il commun ? Était-il si bon d'être reconnu ordinaire ? Ne valait-il pas mieux être renommé comme extraordinaire ? Le danger est un baume pour le réprouvé. N'était-il pas redevenu un lézard d'un modèle courant quand il se savait désormais unique (avant la cure, il sentait obscurément que sans lui le monde aurait un manque certain). Ses longues séances d'introspection chez le Dr Freud-le-Lézard prirent tout leur sens. Ses deux raies rouges sur ses flancs le ravissaient, mais tous en avaient, sauf que les siennes étaient plus belles et surtout elles étaient à lui. Mais sa queue ? C'était d'un commun ! Tous en avaient et on n'était pas certain qu'ils eussent l'originale. N'arboraient-ils pas un duplicata comme lui n'avait qu'une copie de la sienne ? D'ailleurs, il n'avait pas plus de

visites qu'avant depuis qu'elle avait repoussé. Et pas moins de visiteuses que quand elle était perdue. Mutilé, il était si étonnant, si particulier. On se moquait de lui ? Certes, mais c'était de l'envie. Comment empêcher les gens de gâter votre nom, de susurrer contre vous, de vous jalouser ? Alors, Balthazar comprit la vraie vie, la sienne, car on n'a que celle-ci comme lot et, empalant sa queue dans le croc d'un épineux, il tira, tira, et s'en libéra. Il prit le temps de se retourner pour voir sa queue se tortiller comme un poulet décapité au croc d'un boucher, et d'en rire.

Redevenu anoure, redevenu heureux, libéré des schémas sociaux et pleinement lui-même, Balthazar reprit sa place sur son rocher favori, satisfait d'être ras du cul et encore plus des deux raies rouges sur ses flancs sur lesquelles le soleil se jouait et qui prenaient plus de relief du fait du manque d'appendice caudal. Leur long glissement semblait appeler une continuité, mais l'absence justement de continuité les rendait encore plus rutilantes.

De son côté, Freud-le-Lézard termina sa communication à la société saurienne internationale de sciences psychanalytiques par cette observation tirée de l'expérience du divan : *L'introspection ne*

vous enlève pas vos névroses, elle vous en libère en vous apprenant à les gérer. Et tant pis pour les autres s'ils vous préféreraient névrosé honteux.

Quand il apprit que Balthazar avait renoncé à sa queue toute neuve, il ajouta un codicille pour la publication de ce texte : *Avoir des névroses en nombre plus ou moins élevé est le propre de l'être bien dans sa peau – car le névrosé n'en a qu'une et au mieux, deux. Et si pour lui on ne peut rien, la psychanalyse donne à la personne lucide qui affronte le divan la capacité de transformer ses multiples névroses en jouissance.*

Donc, tout allait bien?... Hélas, non ! Car quand on fait intervenir la psychanalyse, un récit autobiographique ne se termine jamais... C'est avec sagesse et modestie que celui qui achève de dire un conte déclare au Burkina : « Je dépose ce conte devant vous, faites-le vivre à votre tour... ». Une suite devait donc arriver.

Inévitablement, la queue de Balthazar repoussa, ce qui le fit retomber dans l'anonymat et dans la mélancolie. Reclus en son antre, il entendit une communication du Pr Richard lors d'un colloque de psychanalyse anthropologique extrême-orientale. Ce maître, dont l'intelligence pétillait

comme le champagne, dont le savoir était plus épais qu'une encyclopédie et dont la sagesse faisait couler le lait et le miel dans les âmes tourmentées, fit que Balthazar n'eût de cesse de le rencontrer.

Le professeur ne fut pas embarrassé des demandes pressantes du lézard et lui fit mention en termes élogieux du Dr Lacansaurien, qui lui parut le seul à même de redonner à un lézard hésitant la clé du Moi, de Soi et du Ça. En effet, souligna avec un regard empli de compassion participante le Professeur, le grand Lacansaurien était le fondateur de la *Cause Anourienne et du retour à Ça-même*. Or, le jeune lézard n'était-il pas déchiré d'en avoir ou pas – pis que l'âne de Buridan hésitant entre une botte de foin et un seau d'eau ? Pire qu'un Sénateur devant choisir entre deux mandats ou qu'un Président de la République devant prendre une décision ?

Balthazar n'hésita pas. Quand on veut, on veut ! Même si on ne sait pas ce qu'on veut. Il fit donc le siège de la salle d'attente du grand Lacansaurien (que le Tout-Paris – cette Ville-lumière qui nous fait si peur – considérait comme un des crocodiles majeurs de la mare des penseurs de la Rive Gauche). Le cabinet de ce céléberrissime analyste de *l'Origine du monde* était pris d'assaut par des meutes fanatisées possédées du désir de

névrose. Ne vous bousculez pas ! Il y en aura pour tout le monde ! proclamait-il pourtant *urbi et orbi* au Collège de France.

Un jour (pourquoi ce jour et pas un autre ?), l'illustrissime docteur lui fit signe et il entra enfin dans le cabinet secret. Balthazar s'allongea donc sur le divan qui gardait l'ADN des grands du monde intellectuel qui y étaient passés avant lui – c'est dire quel parfum grandiose et étriqué le divan exsudait ! S'allonger lui fit du bien, car faire le pied de grue dans une salle d'attente bondée est très difficile quand on est un saurien, même de petite taille.

Le lézard avait eu le temps de préparer son discours et bien lui en prit, car l'illustre docteur résolut son problème en une seule séance, brève comme un coup de trique. Au prix, il est vrai de cent sauterelles, cent mouches et quelques moucheron que le Maître affectionne particulièrement pour payer ses taxis, ce lieu privilégié des séances courtes entre son cabinet et ses interventions dans les émissions grand public aux radios et télévisions du monde entier. Le Maître lui expliqua que son problème venait de son incapacité à choisir entre deux désirs contraires. Son désir d'avoir une queue était lié à son amour de la beauté tandis que son désir d'anourie exprimait son besoin d'être

différent des autres. Si le premier était sain, le second prenait racine dans une pernicieuse "*pèrversité*" névrotique – qui, en son stade ultime, atteindrait le niveau d'une névrose "*mèrverse*", faisant émerger à un niveau dysfonctionnel les non-dits maternels dans le vécu aphasique du "Être-bébé". L'amour de la beauté était légitime car conforme au génie de leur race : étymologiquement, en effet, "lézard" signifie "lès-arts", c'est-à-dire "ceux qui sont proches des arts". Légitimement, il était donc épris de La Beauté. Mais encore fallait-il qu'il se libère de sa névrose qui plombait sa vie affective ! Car en revanche, le besoin d'être différent était purement névrotique et provenait du nom que, malencontreusement et non à dessein, ses parents lui avaient donné. Le hasard est comme Dieu, il n'existe pas, mais il faut y croire. Ça aide ! Ses vieux avaient choisi son prénom pour sa sonorité et n'avaient pas conscience que "Balthazar" était, comme chacun sait, la déformation en patois local du pays de Saur de "va-t-au-hasard", comme l'indique bien en espagnol la confusion entre le **v** de *vaca* et le **b** de *boca*... Indubitablement, le jeune lézard croyait avoir été engendré par hasard, au lieu d'être le fruit du désir d'enfant de ses parents – avec qui il était trop tard

pour se réconcilier, mais il pouvait pardonner à leurs mânes... Dès qu'il eut compris l'origine de son complexe, Balthazar fut pleinement capable d'assumer La beauté. Illuminé par l'évidence, il se libéra de son pesant passé et, grâce à la psychanalyse, récupéra son désir profond.

Toutes ces choses, entendues dans l'éclair de la compréhension de soi – et du soi et du ça-même par la fusion tellurique des sens dans l'existence et l'explosion solaire de l'essence et du désir –, Balthazar ne pouvait les garder par-devers soi comme un vulgaire égoïste sans envergure l'eût fait. Il fit profession de divan à son tour et eut beaucoup de clients.

La compétence est utile, mais la réputation de compétence l'est bien plus encore. Et la gloire de Balthazar était grande désormais dans la gent lézardesque. Et sa richesse ! Les gogos sont généreux quand ils achètent du vent et rien ne leur est hors de prix. Se situant dans l'entre-deux de l'anourie et de l'aqueux, sa réputation ne pouvait souffrir l'ombre d'un soupçon. Comme ce couteau dont on change alternativement la lame et le manche, il était soi-même et identique dans le changement continu des différences de sa glorieuse apparence et la multiplicité de ses

métamorphoses. C'est ainsi que, rentier de la névrose lazardine de ses congénères, il vécut longtemps, heureux et eut beaucoup de queues.

Méditatif, écoutant vaguement les pauvres analysés qui débitaient leurs ânalyses, Balthazar contemplait ses appendices caudaux quand ils étaient à leur longueur maximum. Il leur donnait alors des impulsions aussi énergiques qu'une brève séance lacansaurienne : par l'ombre fugace que sa queue faisait en bravant le soleil, les écailles des bandes rouges de ses flancs jouant avec l'ombre et la lumière lançaient des éclairs de beauté absolue. Simple et plurielle puisque essence des queues d'avant et d'à-venir, sa queue – présence ou absence, présente et absente – devenait un paradigme : le sens et l'interprétation sont l'étoffe que tisse la vie des êtres, qui n'est qu'apparence.



Zen et psychanalyse ont en commun de privilégier le travail sur soi ; mais si le premier se fonde sur le corps et l'ascèse, la seconde, en magnifiant la parole et la déconstruction, fait de l'illumination le socle d'une légitimation du moi. En favorisant l'émotion et en l'instrumentalisant, la psychanalyse post-moderne montre sa parfaite adaptation à notre temps : elle vote pour Rousseau et écarte Voltaire.





Les compères

Dans un royaume d'un des vieux mondes dispersés sur la terre, un jeune souverain vint à se marier. Il se passa une année avant qu'il eût, par l'intermédiaire de son épouse, des espérances de paternité. Mais dès qu'il fut proclamé qu'une naissance continuerait la noble lignée royale, la cour s'inquiéta, non de ce que la reine voulait que son enfant soit un garçon, ce qui est le moins qu'une reine puisse demander pour son premier et cela tout le monde le comprit, mais parce qu'elle avait décidé que son enfant aurait toutes les qualités. Le conseil du roi s'inquiéta : il savait que les rois sont, comme leurs sujets, imparfaits. Cela n'entraîne guère le dépérissement de l'État. (Comme ne fait pas sombrer un pays que les conseillers eux-mêmes soient faillibles et ignorants, parfois stupides et toujours corrompus, ou que les policiers soient pourris jusqu'à la moelle d'affronter la pègre, les avocats de fréquenter le milieu et les juges de condamner les malfaiteurs. Ni ne fait perdre des batailles que des généraux fussent lâches et des soldats couards. Même la religion ne se trouve pas mise en cause de la vénalité et de

l'impudence des clercs.) Mais l'orgueil, plus que la bêtise, est la plaie du pouvoir : celui qui y participe – souverain, conseiller ou général – oublie la prudence et tombe dans les pièges de sa vanité. Comment faire entendre à la reine que ce vœu était pernicieux pour la bonne suite de la dynastie ?

Informé, le roi consulta les gens de sciences et de religion. Rien n'en sortit. Il fit alors appeler à lui un vieux sage qui vivait dans une modeste cabane et que son père consultait de temps à autre quand rien ne sortait du cerveau des gens du peuple, des nobles, des fonctionnaires, des commerçants et des militaires, dont il avait par prudence composé ses conseils et dont les avis divergents donnaient au pouvoir royal comme un parfum de compétence. Le sage réfléchit et déclara : « Le cas ne relève pas de la médecine, après tout le vœu de la reine est logique, mais l'enfer étant pavé de bonnes intentions, la question est de savoir l'avenir de cet enfant chargé de dons. Alors, convoque les conteurs les plus habiles des continents de ce vieux monde. Eux seuls pourront imaginer les conséquences d'un tel vœu. Appelle, ô roi, un singe d'Asie, un lièvre d'Afrique et un renard d'Europe en consultation... Tous trois le disputent en astuce, tous trois sont habiles en ruses et escroqueries... Ils

te trouveront une solution ; ils sauront dénicher le diable, dont on sait qu'il se cache dans les détails. »

Invités, les trois compères, qui par hasard voyageaient et étaient à l'Hôtel du Zoo à Vincennes quand ils reçurent la royale invitation, se réunirent pour un conciliabule, mais un Américain en goguette visitait Paris et se joignit à eux. C'était un oiseau coureur, un grand géocoucou ou *roadrunner* qui en plus de l'astuce avait de la chance. (N'en fallait-il pas de la chance pour échapper aux vilénies des coyotes ?) Il pouvait bien se joindre au trio pour sortir de la tête d'une reine une idée aussi saugrenue ! Les quatre lascars ne balancèrent pas et se rendirent à la cour. Ils écoutèrent le roi, puis les conseillers et demandèrent à voir la reine après un long conciliabule que l'Américain appela un *brainstorming* où ils jouèrent au poker l'ordre d'intervention auprès de la dame. Alanguie et heureuse en son grand lit, bien calée par des coussins de duvet et de soie, la reine leur donna audience. « Qui veut commencer ? » demanda le sage qui avait été chargé par le souverain du soin de régler cette délicate intervention.

Le roadrunner, qui naturellement avait gagné aux cartes, se jeta à l'eau :

« Autour des tipis, les Peaux-Rouges racontent toujours des histoires et l'une te convient, ô reine. Non, ce n'était pas celle du coyote et du bison, ni celle du renard des neiges qui apprit des Indiens comment se camoufler, pas plus l'histoire du grizzli trop friand de miel ou du saumon voyageur... C'est celle d'un vœu qu'une femme fit.

« Il était une Indienne qui voulait que son enfant ait toutes les perfections du monde. Consulté, un homme-médecine lui promit qu'il le serait à condition qu'elle le veuille vraiment et rêve des qualités qu'il devait avoir. La femme rêva de son fils comme guerrier, comme buffle, comme grizzli, comme roadrunner, comme fourmi, comme aigle, comme loup, comme... Les mois passaient, elle n'avait pas fini d'énumérer les qualités de son enfant et continuait la litanie : force, beauté, sagesse, habileté... Dons de poète, de musicien, de danseur, de cavalier, de chasseur, d'amant... Les années passèrent et enfin elle s'arrêta ! Elle était vieille, mais elle était certaine d'être arrivée à son but : faire un enfant parfait.

« Les matrones du campement vinrent enfin la délivrer, étonnées qu'après tant d'années elle fût

encore enceinte. C'est alors qu'elle accoucha non d'un enfant mais d'un vieillard. Un beau vieillard, certes, mais bien décati quand même, et si comblé de qualités qu'aucune ne se remarquait dans ce visage d'homme qui n'avait pas vécu sa vie et à qui on n'eut pas le temps de donner un nom, car il mourut de vieillesse le jour de sa naissance ! »

La reine regarda le roadrunner et sourit, ses beaux yeux se fermaient d'ennui ! « Quel conte à dormir debout », dit-elle d'une voix lasse.

Le renard commença alors son histoire, puisque l'ordre des conteurs était ainsi déterminé : « Chez nous, les meilleurs passent par des grandes écoles, ils savent tout du monde avant d'avoir vécu. C'était donc une dame française qui voulait un enfant parfait. "Fort simple, lui répondit un pédagogue, mettez-le à apprendre à lire à un an, à écrire à deux, à calculer à trois. Le baccalauréat à quatorze ans, Polytechnique à seize, Les Ponts à dix-huit, l'Ecole nationale d'administration à vingt !" La dame ne se le fit pas dire deux fois. L'enfant réussit le programme au-delà de toute espérance. Devant le spectacle de l'océan, il calculait les ondes ; la lumière se décomposait sous son intelligence ; les corps chimiques explosaient

en leurs identités primaires sous son regard, eux qui ne sont jamais que des métis ou bien de sacrés mélanges : H^2O , K^2CLO^3 par exemple ; aux filles, il parlait d'amour comme dans les livres, mais les filles ont d'autres idées en tête que de se satisfaire de zakouskis intellectuels.

« A vingt-deux ans, son garçon sortit bardé de diplômes plus que de décorations un maréchal nord-coréen. Son rang de sortie comme major lui permit tous les espoirs, mais nul ne vit que le savoir était pour lui une pyramide écrasante.

« Et il alla remplir son premier poste : auprès du président ! Sachant tout ce qui se sait, le jeune homme étudiait les dossiers, les connaissait à fond, mais ne pouvait décider quoi que ce soit. En effet, le pour et le contre étaient chacun un puits d'infinis entre lesquels il était écartelé. A un 'plus', un 'moins' correspondait, et réciproquement. Il ne pouvait même pas conseiller son patron.

« Ne sachant qu'en faire, on le nomma ambassadeur à Saint-Marin, avec une excellente secrétaire d'ambassade qui faisait tout le boulot à sa place et, quand son patron émergeait de son indécision, elle lui posait une alternative qui le faisait replonger pour plusieurs mois dans l'hésitation qu'entraîne la connaissance absolue. Finalement, comme étant le

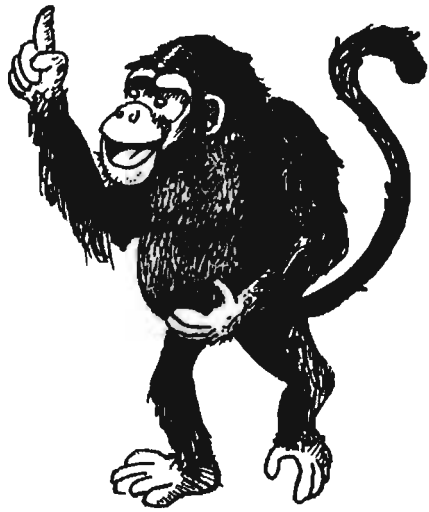
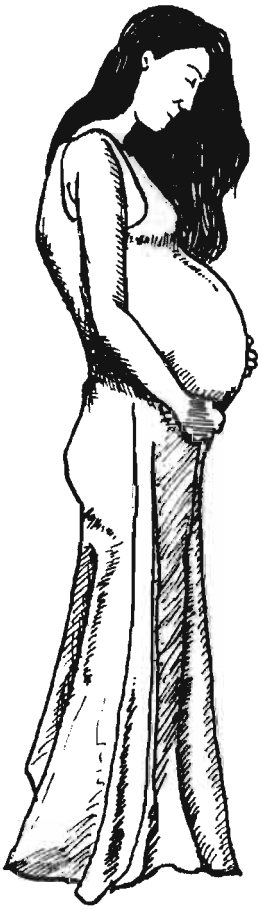
plus capable de tous en indécision, il devint président de la République. »

La reine déclara que l'on ne pouvait rien attendre de bon de ces sociétés républicaines où le mérite se décide au diplôme et pas à la naissance. Elle en déduisit logiquement que l'histoire ne la concernait pas. Fariboles que tout cela !

Le lièvre prit alors la parole faisant moult gestes :

« Il était une fois dans les savanes d'Afrique une femme qui voulait que son enfant ait la force de l'éléphant, la souplesse de la panthère, la vitesse du guépard, la vue de l'aigle, l'endurance du lycaon, la beauté de l'antilope, la ruse du serpent, l'intelligence du lièvre et les yeux couleur de l'oiseau-mouche. » (Le lièvre ne pouvait tout même pas terminer par lui-même !)

« Et l'enfant naquit. On ne sut s'il était fille ou garçon, ni même s'il était humain. Il restait immobile, comme paralysé : sa force bloquait sa souplesse, son endurance annihilait sa vitesse... La mère regretta et... » « Très juste dit la reine, sauf que cette histoire est abracadabrantesquement évidente et hors de ce que, Moi, je désire ! »



Le singe entra en lice et s'inclina noblement devant la Dame, souriant tel un mandarin de Chine :

« Dans nos grandes jungles d'Asie était une femme qui désira tout pour son enfant. Elle le voulut sage comme l'Eveillé, habile comme l'artisan, savant comme un brahmane, intelligent comme un singe, rieur comme un conteur, fort tel un guerrier... Et, à l'image des bonnets de mille couleurs que les femmes brodent pour les enfants, elle voulut pour cet enfant à naître le plus beau nuancier de qualités qui se puisse faire.

« Quand l'enfant naquit, il apparut vite qu'il avait tous ces dons mais, se gardant du monde, il le parcourut comme le font les gens faibles d'esprit. Il souriait et ne disait rien. Car que dire quand on a compris la simplicité du monde sous le Ciel ? Et cela dépitait si fort la mère qu'elle se demanda si son enfant n'était pas un idiot. »

La reine sourit... Après ces quatre récits, il y eut un long silence que tous respectèrent. Enfin, la reine parla : « Donc, je n'aurais jamais d'enfant qui ait toutes les perfections ? » Le sage lui répondit : « Le bien et le mal vont ensemble, comme l'avert et l'envers d'une pièce. L'intelligence est si proche de

la bêtise, la force si faible devant une force différente d'elle : le soleil fond la glace, le nuage efface le soleil, le vent chasse le nuage, la montagne barre le nuage et la petite souris ronge la montagne... Mais... » « Et toi, interrompit la reine, quelle serait ta version, ô sage qui a donné cette drôle d'idée de faire venir ces bras-cassés me parler d'enfançons ? »

Rompant le silence, le sage alors raconta :

« Je ne suis pas conteur, mais je connais aussi une semblable histoire d'une mère qui voulait que son enfant soit paré de toutes les qualités, de tous les dons. Mais elle ne demanda rien, elle refusa même de consulter un astrologue qui eût pu lui dévoiler l'avenir. "J'aime trop mon enfant déjà pour le forcer à entrer dans une ligne de vie qui ne soit pas la sienne", dit-elle. Quand l'enfant naquit, elle le nourrit, le dorlota, le choya. Et l'enfant devint la fierté de sa vie. Elle l'aimait tellement qu'elle ne vit pas les quelques défauts qu'il avait, car même eux lui paraissaient des qualités. Il n'était de moment de sa vie qu'elle ne remerciât le Ciel qu'il lui ait donné l'enfant qui comblait ses vœux. »

Un long silence se fit...

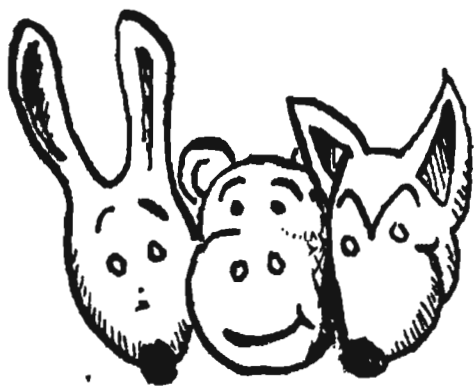
La reine regardait rêveusement l'assistance et enfin prit la parole : « Bien ! Il me restera à l'aimer tel qu'il sera et à l'aider à être tel qu'il faudrait qu'il soit pour remplir son futur rôle de roi. »

Et tous les visiteurs se retirèrent humblement de la chambre, laissant la reine avec ses dames, ses suivantes et ses servantes. Quelques courtisans allèrent ventre à terre en faire le récit au roi et à son conseil.

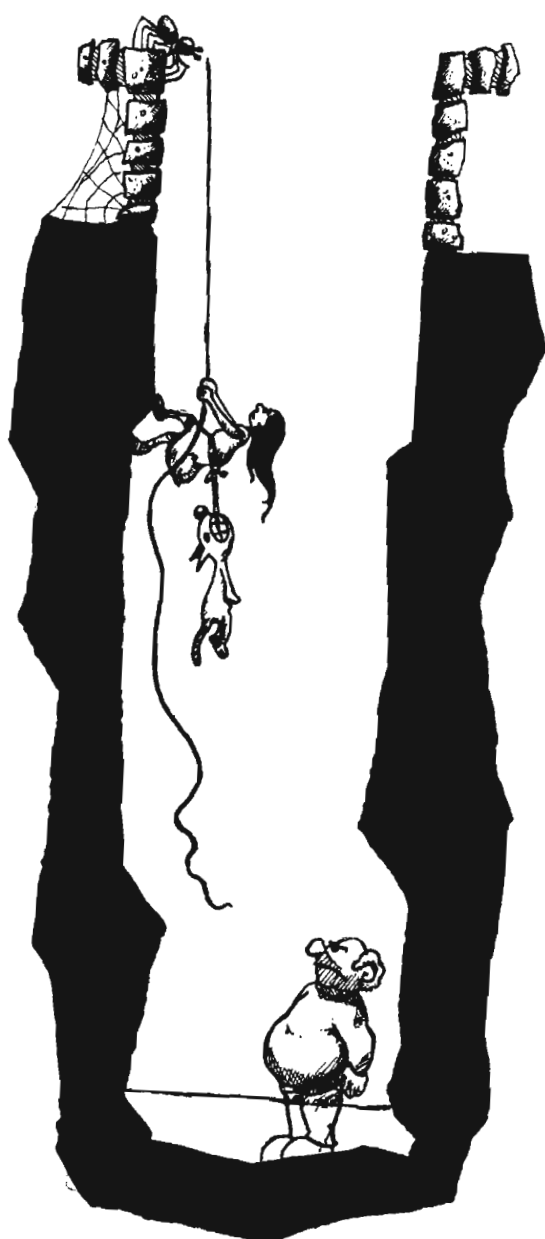
Heureux du bon déroulement de leur mission, Le roi récompensa les conteurs chacun d'une bourse d'or. Le roadrunner avala une pièce après l'autre et trouva que l'or était bien surfait : son goût était sans intérêt, il les recracha dans les communs du château et il y eût une émeute quand on en trouva quelques-unes, chacun espérant en trouver pour lui. Le singe échangea son or, couleur contre couleur, pour un régime de bananes bien mûres, bien jaunes, fourni d'autant de fruits que le sac avait de pièces. Le renard vit bien que ces pièces paieraient une poule faisane au plumage mordoré. Quant au lièvre, il troqua sa bourse contre une botte de foin dorée qu'il grignota quelque temps avant de s'en retourner dans ses savanes inondées de rosée. Tous quatre donnèrent

de la joie à un pauvre dont ils firent un riche. Quant au sage, il éparpilla le contenu de sa bourse en marchant sur la grande place de la capitale. Qu'on y ait trouvé tant d'or fit qu'on la balaya soigneusement jusqu'à ce que le bruit courût qu'elle était autrefois pavée d'or.

Le fils du roi naquit, fut élevé comme tel, adulé par la cour, chéri de sa mère et de sa nourrice. Un jour, il devint grand et cessa de croire à la légende selon laquelle la grande place devant le château avait été pavée d'or par des génies à sa naissance. Il accéda au trône et ne fut ni plus mauvais ni meilleur que les rois de sa lignée, et l'État continua sa marche, cahin-caha.







L'araignée

Une araignée passait des jours heureux auprès d'un puits exhalant des odeurs d'humus quand un passereau tenta de la saisir pour la gober, elle n'eut que le temps de lâcher prise et de chuter au sol ; l'oiseau la suivit à terre et tenta de la rattraper mais un chien et une petite fille se précipitèrent et chassèrent l'oiseau. L'araignée ne dit rien, mais les milles facettes de ses yeux remercièrent plus que ne l'aurait pu le faire entendre sa voix. La petite fille la prit doucement dans sa menotte et la remit sur sa toile. Cependant, l'araignée préféra en construire une nouvelle mieux protégée de la rapacité de la gent ailée.

Le chien était très maigre car il appartenait à un homme très dur qui, estimant qu'il en était propriétaire, pouvait l'affamer sans en avoir aucun remords ; tels sont les hommes chez qui le sentiment de la propriété nettoie la conscience. Naturellement, le maître était très gros car il mangeait tout ce qui aurait dû aller au chien. Il mangeait aussi la part de sa fille qui vivait avec lui et qu'il traitait avec autant de dureté que si elle était une bouche inutile. Il avait aussi un cheval qu'il traitait tout

aussi mal, mais qui s'en sortait mieux, car le maître ne pouvait pas lui disputer son herbe et donc il survivait avec celle des chemins.

Le chien en retour aimait son maître car telle est la faiblesse des chiens : aimer. Et la fille chérisait son père, étant trop petite pour bien comprendre qu'un homme méchant comme son père ne méritait pas d'être respecté et chéri. Elle aimait son père sans savoir qu'un jour elle ne l'aimerait plus. Le chien, lui, savait que parce qu'il était un chien, il aimerait toujours cet homme qui l'affamait et le battait. Le cheval lui, n'aimait pas le maître et un jour il se dit que si l'occasion lui en était donnée, il se vengerait, – mais il aimait la fille et le chien. D'ailleurs, ils dormaient tous trois dans l'écurie quand le maître dormait dans son lit à ronfler d'avoir mangé et bu plus que de raison.

Un jour, le maître pris de boisson tomba dans le puits. C'est le cheval d'une ruade qui l'y avait poussé, mais pas assez violemment pour lui régler son compte et l'homme put se retenir à la corde pour ralentir sa chute. Il se retrouva au fond du puits avec la corde. Il appela. Sa fille vint lui porter secours. Elle lui jeta une ficelle et récupéra la corde qu'il y attacha. Elle appela le cheval et tira son père du puits ; mais la corde était si usée et le père si

gros qu'elle céda. Elle se rompit en morceaux qu'on ne pouvait rattacher ensemble, car la corde n'était que filaments pourris. Le maître retourna au fond du puits avec des bouts et le cheval en garda d'autres autour du cou dont il se débarrassa de l'odeur fétide en s'ébrouant.

La fillette alla en chercher une autre qu'elle savait dans la grange. Elle revint, mais la corde faisait juste la distance entre la margelle et le maître debout les pieds dans l'eau croupie. On ne pouvait attacher la corde au cheval, il fallait la tirer en se penchant dans le trou du puits. Mais la petiotte était trop frêle pour tirer son gros père. Le chien alors se saisit de la corde et tira, tira... la fillette retenait le chien et tirait, tirait. Et le cheval tirait aussi tenant entre ses dents la jupette de la petite. Mais le gros homme s'énerva et tira un grand coup sec de son côté, la robe se déchira et tous deux, la fillette et le chien, passèrent à leur tour par-dessus la margelle et se retrouvèrent au fond du puits. Sans se faire mal, car ils étaient légers. De rage, le père battit sa fille, battit son chien... Quand il se calma, il vit un fil de soie arriver jusqu'à lui. C'était celui de l'araignée. La fillette comprit la première et tira doucement sur le fil, sa force permettrait de sortir son père du puits. Elle lui dit de prendre ce fil et de

monter ; mais il lui fit faire l'essai de la solidité du fil, ce qu'elle fit. L'homme demanda au chien de s'accrocher à la ceinture de ce qui restait de sa méchante jupe pour faire plus de poids – le père avait l'esprit d'expérimentation. Quand l'homme vit que sa fille et le chien y arrivaient, il les fit redescendre et les remit au sol. Il grimpa à son tour, laissant les autres les pieds dans l'eau.

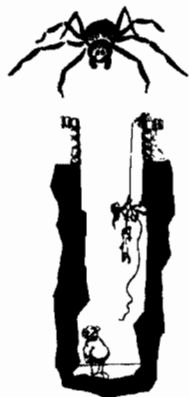
Le chien regardait son maître et espérait pour lui ; la fillette regardait son père et espérait pour lui. Le maître soufflait comme une forge et finit par arriver à la margelle. Il s'y agrippa. Il regarda en bas et cria aux deux propriétés personnelles qu'il avait laissées au fond : « Pour vous punir, je vais vous laisser ici jusqu'à demain ! » C'est alors qu'il vit l'araignée. Il n'hésita pas une seule seconde et leva sa main libre sur elle. Sale bête ! proféra-t-il. Alors l'araignée coupa son fil et mordit la main dont les doigts étaient accrochés aux pierres. Hurlant de douleur, le gros homme retomba au fond du puits, cul par-dessus tête. Comme sa fille et son chien en le voyant revenir si vite se garèrent, il ne tomba sur personne, chassa le peu d'eau qui était au fond du trou et se rompit le col. La fillette pleura et le chien hurla à la mort. La première sut que son père était mort et que ce n'était pas une

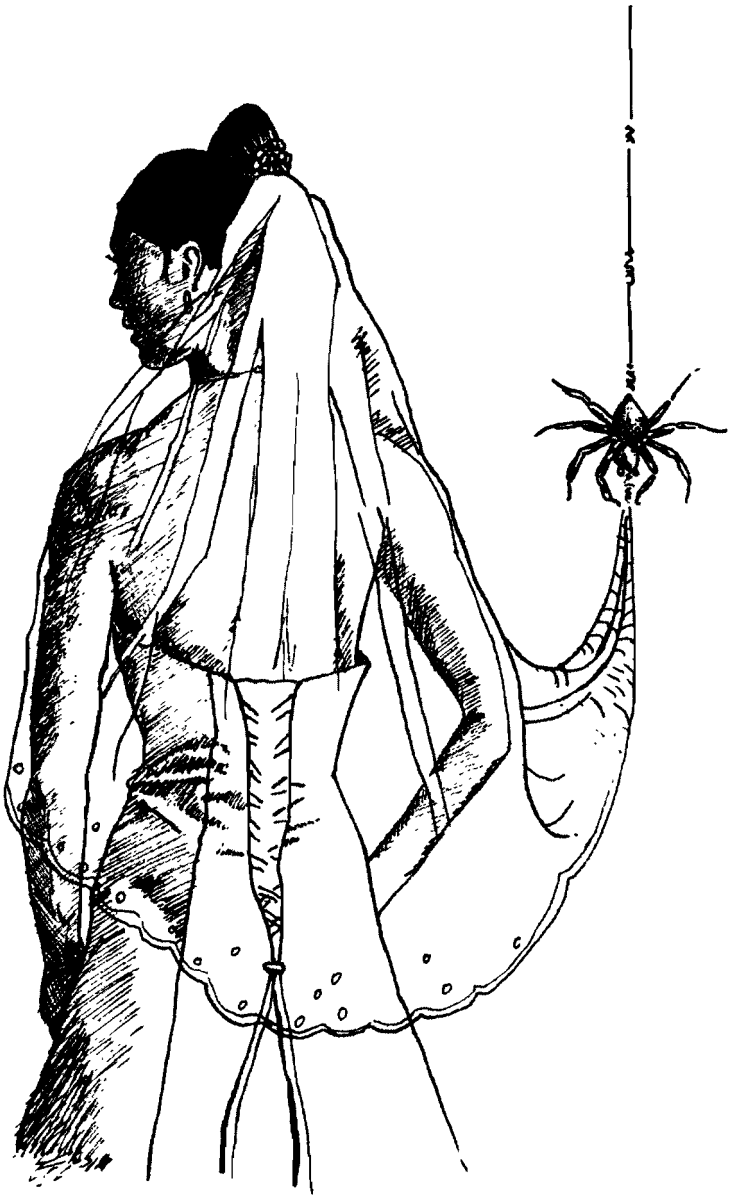
grande perte. Qu'il les ait menacés de les laisser au fond du puits où, pris de vin, il aurait pu les oublier, l'avait guérie de toute piété filiale. Elle grandit tout à coup en le comprenant.

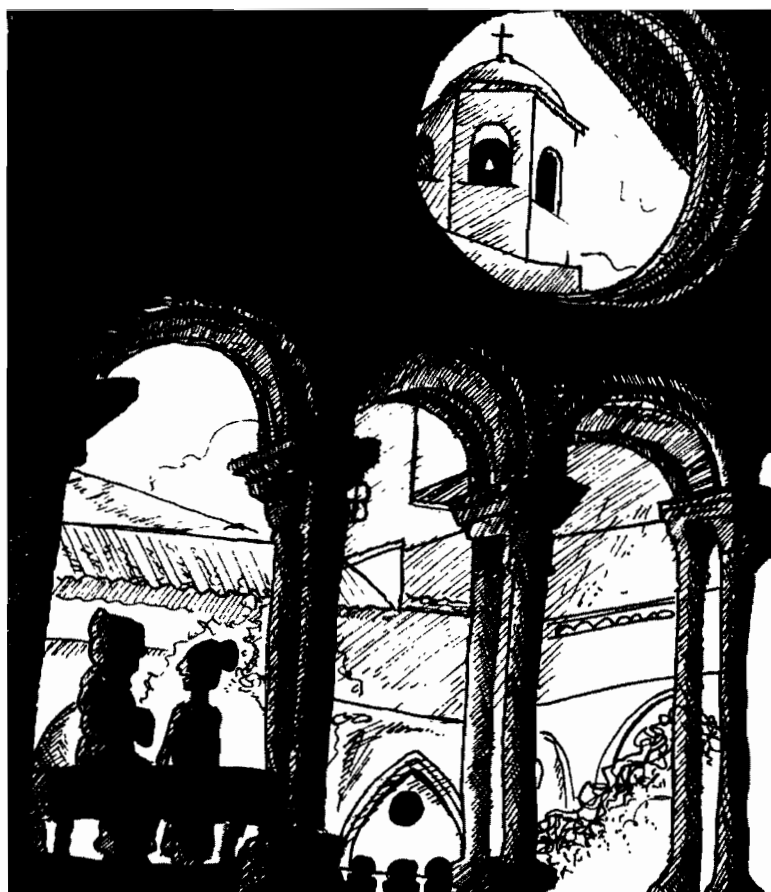
C'est alors que le fil d'argent redescendit. La fille s'en saisit, le chien se saisit de la ceinture et au lieu d'avoir à grimper, ils se sentirent tirés : l'araignée en ravalant son fil les hissa jusqu'au bord et ils grimperent sur la margelle (il fallut bien aider le chien cependant). La jeune fille dit merci à l'araignée qui la regarda de son regard aux mille facettes, et le chien aboya joyeusement, mais cela ne fit pas peur à l'araignée qui comprenait ce qu'il disait. Les bruits alertèrent le cheval qui revint alors. Tous quatre regardèrent au fond du puits : le maître était immobile. Il était comme mère-grand quand elle était morte, roide sur son lit, sauf que là, c'était dans la fange du puits que le père gisait recroquevillé les guibolles en l'air, ridiculement croisées comme l'étaient ses bras quand il contemplait sa chopine de pinard. Le cheval était bien content ; la jeune fille avait déjà tourné la page de l'enfance et regardait calmement le cadavre. La brise balayait les miasmes du puits de fragrances de fougères et fleurs. Le chien s'apprêtait à hurler à la mort, pourtant, sentant que les deux autres étaient

heureux et l'aimaient autant qu'il les aimait, il se dit qu'il pouvait s'abstenir de dérouler son programme biologique. Il pouvait penser à autre chose qu'au maître maintenant qu'il avait retrouvé une maîtresse sur qui porter son affection innée – en plus que personne ne reviendrait jamais le torturer. Son amour n'eût pas un moment de liberté et se porta sur la fille du maître aussi totalement qu'il s'était appliqué à son père.

On prévint les voisins qui ne se fatiguèrent pas à creuser une tombe : il leur parut plus aisé de combler le puits ; il y avait suffisamment de pierres autour en plus de celles de la margelle. Le fils des voisins s'aperçut alors que l'orpheline était une bien belle jeune fille. Ils montèrent sur le cheval pour aller à l'église. C'est le chien qui tint dans sa gueule le voile de la mariée qu'avait tenu à tisser l'araignée.







L'aveu

Il était un jeune homme qui devint moine, vocation simple qui émergea de son âme pure de petit enfant.

Frère tout d'abord, ses confrères du monastère insistèrent tant qu'il se soumit et reçût l'oint de la prêtrise. Ils l'avaient choisi, car il avait selon eux les apparences et l'étoffe d'un saint – en accord avec ce que les confidents de son âme laissèrent entendre. Lui-même, comme confesseur, fit des merveilles. Les fidèles repartaient non seulement lavés de leurs péchés selon l'Eglise mais illuminés par la contrition et l'espérance du salut : désormais ils savaient que leur vie outre-tombe ne dépendait que d'eux-mêmes et de Dieu. Chacun avait entendu une parole qui n'était que pour lui et qui s'adressait à sa liberté. Quand on lui en faisait la remarque, le moine répondait qu'il n'était là rien que de très normal puisque chacun a en soi un biais : celui de son propre péché originel, par lequel le diable entrait en lui et que seuls effacent l'aveu sincère, la contrition vraie et la pénitence acceptée.

Et les années passèrent...

Un jour, une vieille femme vint à confesse. Si vieille que toute personne aux alentours l'avait vue devant elle avant de naître. La femme se mit à genoux si péniblement que le père voulut qu'elle restât assise et qu'il l'entendît, côte à côte sur le même banc. Mais elle refusa, au risque de se casser ou de devoir rester là dans le confessionnal jusqu'à la mort. L'année suivante, elle revint et les autres années, de plus en plus accablée. Non par les ans soutenait-elle, mais par ses péchés.

Une année pourtant, elle ne put s'agenouiller. Le prêtre, en la fleur de l'âge et la vieille si vieille que la mort semblait l'avoir oubliée, s'isolèrent sur un banc dans une petite chapelle illuminée par la clarté du jour qui passait, multicolore en ayant traversé les vitraux. La litanie des péchés s'égreña, pas ceux de l'année : ceux d'une vie longue et riche en rencontres, envies et frustrations que le temps n'avait pas effacées. Soudain, parmi eux, le moine entendit, en un éclair, une fêlure. Il se tut et attendit. Dans l'église, glissait le son amorti des pas feutrés et des murmures des pénitents parsemés des griffures inquiètes de péchés déchirants. Soudain, l'aveu éclata dans la voix de la vieille. Le prêtre absout la pénitente et l'aida à se relever pour reprendre sa route. Elle avait le regard

lavé, un regard d'enfant. Celui qu'elle avait quand elle ouvrit les yeux, bébé juste au monde ; ses angoisses s'étaient effacées. Le moine regardait une fois encore opérer le miracle de la confession : les péchés, sortis de leur gangue de boue et de silence, s'effaçaient.

Quand elle eût quitté l'église, le prêtre reprit sa tâche : entendre une âme, écouter une personne unique et seule, consoler un être souffrant, absoudre selon l'Eglise et, espérait-il, selon Dieu. Quand le dernier fidèle le quitta, le moine pria longtemps sur toutes les misères qui tissent le destin des hommes et des femmes, celles qui les font humains, car glorieux et misérables, généreux et rancuniers, bons et féroces...

Ayant rendu à Dieu les péchés qu'on lui avait confiés, il se remit à prier afin de sentir tout le poids dont les fidèles l'avaient chargé s'effacer en lui, comme à l'accoutumée. Ainsi s'assurait-il qu'il avait été entendu et les confessés avec lui. Le Très-Haut validait les vies qu'il avait recousues dans son confessionnal. Lui-même, dans ces prières qui suivaient les confessions, il s'était connu brigand et parjure, assassin et voleur ; il avait été le mari trompé, la femme infidèle et l'amant volage ; il avait été la femme battue et son tortionnaire... Il

avait été la plaie et le couteau, la victime et le bourreau... Sans parler de ces tout petits crimes et délits, omissions honteuses et complicités perverses que sont les misérables secrets qui font le tissu de la vie des gens, villageois et des pèlerins...

Mais cette fois-ci, l'aveu de la vieille avec son odeur de cave et de cadavre ne s'effaçait pas en lui. Ainsi, chacun a-t-il un péché, un seul, un vrai ? Oui, un qui le ronge, un qui est la racine de tous les autres. Le même pour tous ? Non. Lui, qui ne s'en était jamais connu, trouva alors le sien, juste caché derrière celui dont la vieille s'était débarrassé.

Il se sentit indigne de la confiance de ses pairs. Pourtant, le supérieur du couvent l'entendit et l'absout. Le moine sortit du monastère. Au repas du soir, les moines entendirent la nouvelle que celui qu'ils considéraient comme leur modèle avait pris la route comme pèlerin avec l'approbation de son confesseur. Ils n'avaient plus qu'à prier pour son retour. Ils ne doutaient pas qu'il leur reviendrait plus saint qu'il n'était parti.

S'ouvrant devant lui, la route poussiéreuse parut au nouveau pèlerin le seul chemin que, désormais, il devait suivre pour apurer sa vie de tout désir, regret ou remords, de toute honte. Il

n'avait pas l'orgueil de croire que, comme Lui, il lui serait donné de gravir le chemin pour les autres. C'était pour lui-même, pauvre homme faillible, et non pour Lui. C'était bien pour lui seul, humble moine pécheur, qu'il allait désormais expier sur les routes.

Humblement, il marchait demandant la miséricorde divine, non pour les autres mais pour lui : « Seigneur, je ne suis pas digne, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie ». Au bout du chemin, il trouverait peut-être l'humilité de se considérer aussi important pour Lui que n'importe quelle autre de Ses créatures tout en restant dans le grand fleuve du temps tout aussi insignifiant que tout autre être du peuple des arbres, des hommes, des bêtes et des pierres qu'Il avait tant aimés Lui-même lors de ses trente-trois années terrestres, qu'Il avait terminées en gloire sur la croix.



La chouette

Tout Kabyle sait que le roi Salomon était l'oïnt du Seigneur quoique cela n'éteignît pas en lui les interrogations que tout homme, fût-il marqué du sceau de Dieu, porte en son cœur. De commander aux hommes et aux oiseaux ne résolvait pas les questions qui le taraudaient, dont deux lui tenaient à cœur.

Des jours et des nuits, qui l'emporte ? Commencez le compte au jour et jamais les nuits ne l'emporteraient ! Tous les savants l'avaient dit et les conseils de ceux qui réfléchissaient aux nombres rendaient le Roi des rois indécis : si l'on commençait par une nuit, le gain des jours était nul (au mieux) car, comme aux jeux des baguettes en lignes dont on retire le nombre que l'on veut, débiter détermine le compte des gains... Et seuls les enfants y jouent dans leur innocence aveugle, espérant gagner quand le gain est impossible et surpris de bonheur et d'orgueil quand ils gagnent alors qu'ils ne pouvaient perdre. Les théologiens avaient d'autres arguments : certains prenaient en compte le nombre des prières, plus nombreuses le

jour. Leurs opposants soutenaient que les possibilités étaient plus grandes le jour de pécher contre Lui – car là où il y a beaucoup de paroles, le péché ne saurait manquer. Ils disaient qu'en dormant, on offensait moins Son Nom que dans les veilles... Mais l'argument se pouvait retourner : les rêves... Qui oserait pouvoir affirmer l'innocence de ses propres rêves à Sa Face ?

Mais combien était plus complexe encore la seconde interrogation de roi : des hommes ou des femmes, qui l'emporte ? Son esprit de justice ne pouvait se contenter de décisions mal mûries. Certes, Salomon ne pouvait pas même imaginer qu'Allah pût être autre que l'Inconnaissable ; est impie qui penserait Le représenter en image Lui qui ne peut être invoqué que par la litanie de ses 99 noms. Cependant, il savait que les chrétiens disent qu'il est le Père, eux qui s'éloignent de l'Unique, du Subtil-Bienveillant, du Voyant, du Créateur... Et il n'en restait pas moins qu'Issa était un homme dont le Coran reconnaît la place si particulière qu'il occupe dans l'ordre du divin. Pourtant, Myriam, sa mère, femme sainte s'il en fut, n'était-elle pas la perle de l'humanité ? Mais n'est-ce pas à Ibrahim, un homme, que l'ange Gabriel (qui comme tout ange était hors de la division des sexes) confia la

pierre blanche qu'ont depuis noircie les péchés des hommes – et des femmes ? Et dans Le Livre n'y avait-il pas d'écrit :

Aurions-nous par hasard créé des anges femelles ? (37-143)

Ainsi s'interrogeait Salomon, Roi des rois, sage parmi les sages, l'oint du Seigneur qui, pour commander et à la gent humaine et à la gent ailée, n'en était pas moins incapable de connaître la réponse à ses propres interrogations.

Salomon s'en ouvrit à sa première épouse, une vieille chouette selon la rumeur qui courait au harem colportée par la jalousie des épouses envers celle qui gardait, malgré l'âge, la splendeur de la maturité et l'affection de leur commun époux. Par ironie, elle avait adopté une chouette comme animal familier pour faire savoir que rien de ce qui se disait au palais n'était ignoré d'elle. Chacune de ses consœurs, certaines à contrecœur, avait dû s'affubler d'un oiseau de compagnie. (Et la favorite avait ainsi un rossignol, car elle avait elle-même la trille mélodieuse, Salomon lui-même l'affirmait.) La dame s'étonna : lui, le maître, son époux, maître des sages, ignorait cela alors qu'il régnait sur le monde que lui avait attribué l'Unique ? Et roi des

oiseaux de surcroît ! Comment son humble servante pourrait-elle l'aider ?

Quand son maître se fut éloigné, elle regarda sa chouette qui lui parut avoir le regard cynique de qui a tout compris et tout pardonné, et elle lui dit : « Sais-tu, toi ? Alors, vas-y ! » Et la chouette partit de son vol feutré dans le soir qui tombait. N'était-il pas l'heure où elle allait chasser dans les grands jardins des palais ?

La chouette fit cependant un crochet par les appartements de la favorite. Le rossignol était là qui quirittait à son habitude à cette heure-là, se faisant la voix pour chanter dans la nuit. Sa voix n'émouvait pas l'oiseau nocturne qui trouvait la favorite et le rossignol doués de la même stupidité. Et leurs gorges généreuses ne faisaient rien à l'affaire. Après les salutations d'usage et les considérations sur les parentés respectives, la chouette déclara soudain, comme mue par une inspiration : « J'ai ouï-dire que le roi de Perse a un tapis tout de plumes. D'oiseaux. Ce qui est barbare et montre bien que pour grand que soit le Shah, son royaume n'atteint pas la gloire des terres sur lesquelles règne Salomon ! » Après un silence, elle reprit : « Encore eut-on compris un manteau de

plumes pour Shéhérazade son épouse, mais un tapis ! Cela est barbare. » Le rossignol regardait sa consœur avec de grands yeux, presque aussi grands que ceux d'un oiseau de nuit, songea la chouette amusée qui estima avoir assez semé pour ce soir et partit à la chasse.

Quand elle rentra dans son lit à baldaquin, la favorite demanda à son rossignol : « Toi dont le chant est presque aussi harmonieux que le mien, n'es-tu pas d'accord que je suis la plus belle des femmes ? » Un peu vexé, l'oiseau répondit d'une voix sentencieuse : « Shéhérazade en son palais d'Ispahan est plus belle que toi. » « Pourquoi ? » hurla la belle. « Parce que... parce que... elle a un tapis en plume, quoi ! »

La reine explosa et faillit étrangler l'imprudent. Encore eût-il fallu l'attraper : l'oiseau s'était réfugié dans les sculptures de stuc du plafond. C'est alors que saisi d'une illumination, le rossignol continua : « Mais elle n'a pas de manteau de plume ! » « Tu es malin, toi ! Quel bon conseil tu me donnes là. » Elle resta songeuse, ayant oublié son dépit.

Et dès la nuit venue, car c'était son tour de recevoir l'époux, la favorite entreprendrait de se faire offrir un manteau de plume. D'oiseaux, se

précisa-t-elle à elle-même. Aussi, quand Salomon entra dans les appartements de son épouse préférée, il vit que quelque chose clochait, comme une légère aura qui nimbaît la belle d'un déplaisir diaphane. « M'aimes-tu, ô maître ? », demanda la femme en se relevant de sa révérence. « En douterais-tu ? Quelle autre preuve vas-tu me demander encore ? » L'épouse fit semblant de réfléchir. Et son regard s'alluma comme saisi par une idée subite : « Un manteau de plume, ô toi qui gouverne les oiseaux, ô roi. » « Quelle barbarie, s'écria Salomon, Demande autre chose. » La femme réfléchit – et le dépit comme la nécessité rend l'esprit fertile : « Puisque tu commandes aussi aux hommes, offre-moi une tente de peaux humaines. » Salomon faillit s'étrangler, mais garda son calme. Elle était si sensible que son cœur faiblissait – son cœur à lui, car celui de la favorite, pour être de velours, était durci d'orgueil. « Un manteau ! Mais pourquoi ? » « Ne vaudrais-je pas Shéhérazade à qui Khosroës a offert un tapis de plumes ? Il n'a pas hésité, lui, à combler la préférée de son cœur. Moi, je ne demande qu'un manteau ! » Et elle s'effondra sur le sol en pleurant. Elle se mourait de chagrin ! Salomon n'en douta point ; il se précipita et appela les femmes pour reconforter sa favorite qui mit

quelque temps à sortir de sa torpeur – celui nécessaire à ne pas faire douter de la sincérité de son malaise.

Chaque jour, chaque soir, chaque nuit que son rang lui accordait auprès de son époux, elle entreprit le siège de l'esprit de Salomon avec son désir de manteau en plume. Ses pleurs abimaient son visage, la mort amaigrissait ses chairs. Salomon céda. Le sourire dont il fut récompensé le guérit de ses craintes. Le teint de lune de la favorite reprit ses couleurs ; ses noirs cheveux retrouvèrent le bleu profond des ailes de corbeau. Salomon ne regretta rien : celle qu'il aimait vivrait ! Tant pis pour les oiseaux !

Il fut publié de par le royaume que tous les oiseaux devaient se rendre à la cour pour y être plumés. Nul n'échappa : humble moineau, frégate de mer, cormoran des rivières ; aigle des montagnes et aigle des eaux. Toucan des savanes gris et noir, toucan des forêts jaune d'or ; perroquet vert et perroquet rouge ; faucon et oiseau-mouche, colibri multicolore ; pigeon et tourterelle. Vinrent aussi les migrateurs de toute sorte : oie, canard et cygne, grue et cigogne. Jusqu'à la huppe qui était chère au cœur de Salomon, car n'était-ce pas elle qui amena

Belkis, Reine de Saba, à la cour du Roi des rois ? Alors, quoi qu'il en eût, le rossignol arriva qui n'en menait pas large et se maudissait de sa stupidité : jamais plus il ne gringotterait pour appeler les belles dans les nuits profondes, aucune ne voudrait de lui quand il serait plus nu qu'au sortir de l'œuf. Il était silencieux alors que la favorite roucoulait qui soudain dit : « Où est la chouette ? ». Car tous les oiseaux étaient là, tous, sauf elle ! On chercha partout : dans les appartements, dans les frondaisons... pas de chouette.

La cour se taisait, la favorite pleurait d'impatience quand s'entendit le vol feutré de l'oiseau de nuit.

— Que faisais-tu ? gronda le Roi des rois.

— Comme Samson perdit sa force d'être tondu, je craignais que d'être plumée ne me fasse perdre mon intelligence, ô roi. Alors, j'ai consacré à réfléchir ces jours que tu as passé à rassembler la gent ailée.

— A quoi as-tu réfléchi ?

— Aux deux interrogations qui te taraudent, ô Seigneur : des jours et des nuits, qui l'emporte ? Des hommes et des femmes, qui l'emporte ?

Intéressé malgré lui, Salomon demanda :

— Et tu as les réponses ?

— Oui.

« Plume-les ! Ils sont tous là ! », hurla la favorite. Mais sans se démonter, la chouette reprit sa conversation avec le maître :

— Le Roi des rois veut-il entendre les réponses que j'ai trouvées ? Qui sait si perdre mes plumes n'effacera pas ma mémoire...

Salomon réfléchit puis opina. La chouette prit la pose et déclama :

— Jours et nuits se succèdent, mais certaines nuits sont éclaircies par la lumière de la lune, et ceux qui méditent et lisent les Ecritures peuvent encore les étudier. C'est pour cela que les jours l'emportent sur les nuits.

Et l'homme sur les femmes !, eut envie de reprendre Salomon illuminé par l'évidence du masculin. Que n'y avait-il pensé en sa sagesse ? Mais il se contint, il était roi des rois et n'allait pas disputer de choses obscures avec une chouette !

— Et les hommes dépassent-ils les femmes ?

— Non, Monseigneur, c'est l'inverse, car on compte comme femme l'homme qui se soumet à son épouse.

Le visage du Roi des rois se serra, mais le calme du souverain l'emporta sur l'émoi de l'homme. La vieille chouette, risée de la cour, n'était

pas aussi vieille que ça, et pas sénile du tout ! se dit Salomon qui se tournant alors vers sa première épouse – dont il admira une fois de plus le regard clair, intelligent et serein – lui dit :

– J'aimerais, reine, que tu tinsses mieux l'ordre qui sied au harem d'un grand roi et que mes épouses n'oublient jamais la modestie.

La cour se retira, les femmes s'effacèrent, l'une d'elles pleurait mais la plupart, tentant de cacher leur joie, rayonnaient ; chaque oiseau prit son envol en faisant que l'air vibrât le moins possible et ne troublât pas la songerie dans laquelle Salomon puisait la sagesse qui faisait de lui l'oint du Seigneur.





Les *kiho*

Dans ce temps-là, les Indiens des Plaines d'Amérique ne connaissaient pas les chevaux. Par contre, ils vivaient en intimité avec les choses et les bêtes de la prairie. Parmi les êtres qui peuplaient les hautes herbes parcourues par les immenses troupes de bisons était le peuple des *Kiho*. C'étaient des gens impossibles. Toujours à faire des niches aux autres, à perturber les rêves des gens, à compromettre l'effet des médecines, à jeter le trouble à la chasse et à la pêche... Les Grands Esprits les tancèrent à plusieurs reprises, mais rien n'y faisait ; les *Kiho* continuaient à se mêler de ce qui ne les regardait pas. Menacés de représailles par les puissances tutélaires de la Prairie, ils se moquèrent d'eux – eux que tous les êtres vénéraient.

Les peuples Pima du Sud de l'Arizona actuel, se plaignirent souvent : parfois, les bisons refusaient leur viande, les saumons leur chair, les grizzlis attaquaient les tipis et les castors cassaient leurs barrages. Les habitations des basses terres se trouvaient inondées ; ceux qui avaient élu domicile plus bas dans la vallée se noyaient. La situation

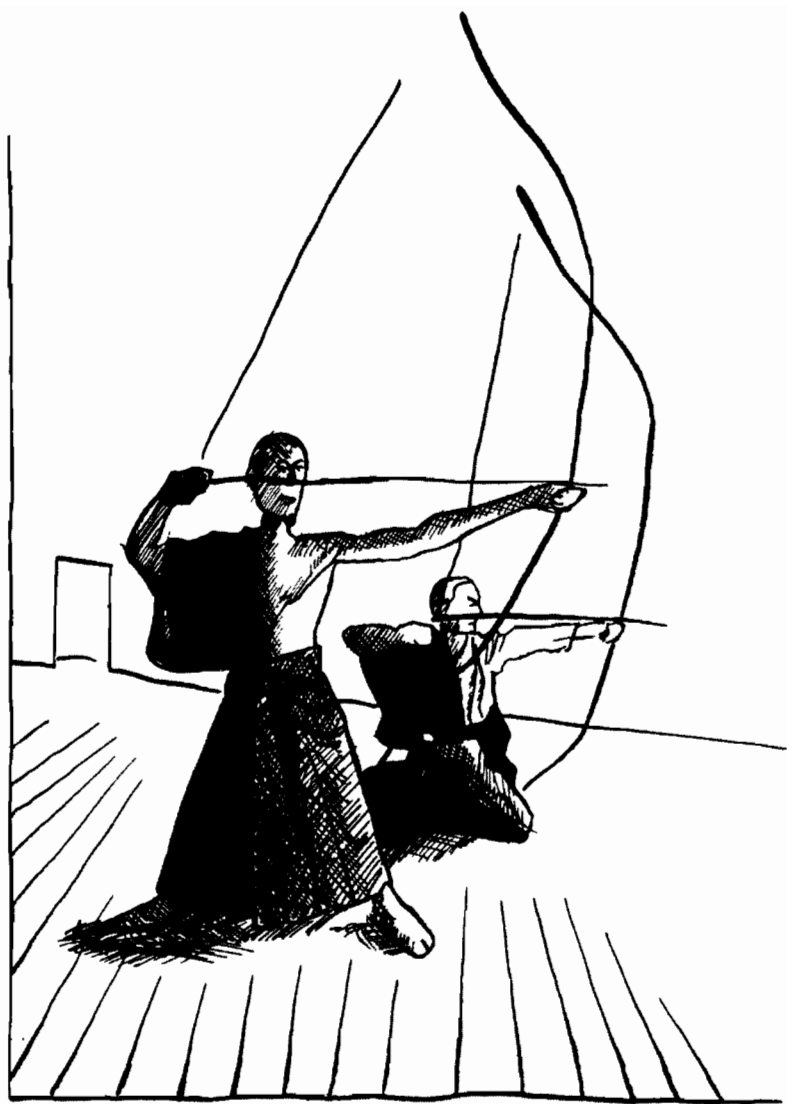
devenait très difficile et l'attitude des Kiho compromettait gravement l'Harmonie du monde, si essentielle aux êtres qui cohabitent dans les grandes plaines sans frontière autre que celles tracées par les êtres vivants dans leur respect des autres.

C'est alors que les enfers crachèrent leur feu et leur colère. Les Kiho disparurent comme êtres pensant et agissant et devinrent ces grands paniers que les femmes pima portent sur leur dos lors des grandes migrations de leur peuple.



Qui les regarde comprend la nécessaire soumission aux lois de la Prairie par chacun, l'obligation de tout être sous le soleil à aider les autres et l'humilité que tout Indien doit déployer à ne pas vouloir plus que ce qui lui est réservé par les Esprits.





Le chrysanthème

Un samouraï, grand cavalier et bon archer, était un maître du tir au petit arc à double courbure – et même au galop, il ne ratait jamais sa cible. Il rendit un jour visite à un archer célèbre dans l'empire du Japon qui se contentait de tirer une flèche, une seule flèche, chaque jour, mais parfaite, à cent pas, avec un arc long. Le reste du temps, il le passait à la cérémonie du thé ou bien, assis sur le dojo, méditant, il contemplait longuement la cible.

Le samouraï voulut se faire l'élève de l'archer et se faire un nom dans le tir à l'arc long. Le maître lui dit de cesser de compenser avec le corps le mouvement agité du cheval au galop, de braver le vent et la pluie dans le jet de la flèche, de tenir compte de ce que la cible et l'archer bougent et se piègent dans leur course sans fin. Le samouraï sourit... Le maître ne releva pas la condescendance qui éclaira le visage du disciple, mais il le fit rester assis à méditer : « Ici nulle action. Nul vent pour dévier la flèche, nulle course pour froisser la force de la corde, nul soleil pour masquer la cible. Ici, rien que la cible et la flèche, ton esprit et l'arc. »

De longs mois passèrent, l'élève se soumit, plus par défi que par accord avec la voie qui lui était proposée. Il était toujours assis en lotus devant un paravent blanc, à l'écart de l'aire de tir, entendant le maître deviser de choses et d'autres, mais jamais de tir à l'arc.

« Ô le beau chrysanthème ! », s'écria une fois le maître. (On avait dû lui apporter une fleur, pensa le samouraï ; mais quand il rangea le soir le dojo, c'était le jour où il était préposé à cela, il n'en vit nulle trace. Il n'y pensa plus.)

Peu de temps après, le maître lui confia un arc, en fait un long bois assez fruste, peu flexible et qui n'avait même pas d'encoches. Un autre élève lui apprit à faire une encoche à chaque bout pour coincer une corde, puis il monta l'arc, fit chanter la corde ; enfin, il démontra l'arc et le lui tendit. Le samouraï crut avoir compris et tenta de faire ployer le bois pour replacer la corde, mais il n'y réussit pas. L'élève était parti et ce fut le gardien qui le chassa du dojo, récupérant l'arc pour le poser avec les autres. Il s'exerça toute une semaine à monter l'arc jusqu'à ce que le maître l'appelle, prenne le bois, la corde et tende l'arc. Ensuite, il le défit et le lui redonna. Echec encore ! Piteux, le disciple rendit l'arc. Le maître, impassible, reprit l'arc et le retendit

puis le détendit. Trois fois... Quant au samouraï, à son quatrième essai, suant et épuisé, il réussit. Comme absent, le maître reprit l'arc et le retendit. L'élève vit alors comment tout le corps devait intervenir et ces gestes, il les comprit enfin. Mais il ne put pour autant le détendre, la corde restait comme collée au bois au fond de l'encoche. Modeste, il se tourna vers le maître et baissant la tête, il lui tendit l'arc ; relevant la tête, il vit comment le maître décrochait la corde, le corps entier en mouvement, un élan simple, souple, un frisson du corps qui faisait que d'elle-même, la corde se libérait. Il mit des semaines à acquérir ces gestes : tendre et détendre l'arc.

Quand il posséda bien l'opération d'armer et de désarmer l'arc, il décida de lui-même de le bander. Il regardait attentivement le maître quand il lançait sa flèche devant ses élèves assemblés. Il mit plusieurs jours avant de réussir et sortait de l'opération suant et soufflant, épuisé de fatigue. Il fut heureux quand le maître l'appela. Souriant, se levant de son coussin, le maître prit l'arc sans finesse et le fit ployer d'un souffle qui parut divin au samouraï.

Ployer l'arc pour l'armer, le bander, lâcher la corde, désarmer l'arc, méditer, reprendre ces opéra-

tions dans l'ordre devint le quotidien de l'élève. Parallèlement, le maître le mit avec ses élèves qui fabriquaient des flèches ; il apprit comment choisir le bambou, comment le travailler, le polir, l'empenner et l'armer d'un fer... Il apprit aussi à fabriquer les pointes et à choisir, tailler et coller les plumes. Puis, il passa à la fabrication du corps : trouver la faiblesse – cette partie d'une pièce brute qui accepterait le mieux de plier –, longuement travailler un bois, l'amincir, le polir. Faire un arc d'un bâton !

Un jour, le maître, après avoir tiré "sa" flèche, lui tendit une flèche et son propre arc. : « Tu as assez médité ! Ce n'est pas le chemin de la voie qui sera la tienne. Tire. »

Le samourai banda l'arc du maître, étonné par la résistance que celui-ci lui opposait. La flèche partit, la corde couina un son douloureux qui fit frémir l'assistance – quelques élèves –, mais nul ne broncha, ayant fait déjà l'expérience de la première flèche qu'ils avaient eux-mêmes lancée. Quant à la flèche, elle n'atteignit jamais la cible et alla se ficher quelque part dans un des poteaux qui soutenaient le toit du dojo. Dans une position ridicule qui disait combien l'impulsion avait été désordonnée. Elle

était plantée pas même de face, le fer en haut, la penne en bas... L'élève était stupéfait. Malgré ses déconvenues antérieures dans l'apprentissage de l'arc droit, il était en-deçà de tout ce qu'il avait fait durant sa vie.

Le maître ne dit rien. Prenant un des arcs suspendus au mur, il le lui tendit : « Jette ton bâton à corde, dit-il. Celui-ci sera le tien à présent. Travaille : méditation, silence, tir. Oublie le monde, oublie l'arc, oublie-toi, sois l'arc, sois la flèche, sois le but. Laisse ton ego où tu l'as trouvé : dans le monde des apparences et des faux-semblants. Ne sois plus toi. Sois la souplesse et la force de l'arc ; sois le chant de la corde lâchée ; sois l'élan de la flèche arrivée avant qu'elle ne parte. » Il se tut – et son silence dura plus d'une année.

Alors commença un long, très long apprentissage pour le samouraï. Il se désespérait d'atteindre jamais cette cible, si proche et qui pourtant évitait la flèche qu'il lançait. A vingt pas, un jour, elle se ficha dans la cible et finit par se ficher en son cœur. Puis à trente pas, puis à cinquante, puis à cent. Mais jamais il ne savait avant si elle pénétrerait dans la cible, ou en son cœur... inutile d'y penser. L'arc, la flèche et la cible jouaient à trois un jeu auquel il n'était convié que par hasard.

Son maître alors le priva de l'arc. « Médite », lui dit-il. Et, solitaire au bord du dojo, l'élève se vida de qui il était : ce glorieux cavalier à l'arc infallible dans l'action.

Un soir, la neige tombait doucement sur les montagnes, s'accrochait aux pins, se soulevait en draps d'une soie opaline dans la nuit éclairée d'une lune pâle, il sut qu'il en avait fini. « Le but n'est rien, l'accomplissement de soi est tout. C'est cela que tu voulais que je comprenne ? », dit-il au maître qui se levait du dojo pour repartir chez lui. Ainsi interpellé, le maître se rassit. « Aujourd'hui, tu atteindras le but pour la première fois, et pour la dernière, car désormais tes flèches arriveront toutes au cœur de la cible. Laisse cet arc d'apprenti. Ton arc t'attend depuis des mois, ta flèche t'attend également. »

Et il lui montra un vieil étui qui restait modestement suspendu à la cheville de bois d'une colonne et auquel il n'avait jamais songé, sinon comme marque d'un autre disciple que le passé avait emporté. Le samouraï le prit et ouvrit l'étui et en sortit un long arc poli à l'odeur de miel, avec une seule flèche – et aux nœuds, il reconnut la marque de la fabrication du maître. Le samouraï, ému de ce que tant de mois l'ait attendu la recon-

naissance du maître dans cet étui oublié, ne put tirer tout de suite et resta un long moment immobile, agenouillé, le torse courbé devant le maître qu'il remerciait, et qui attendit en silence (n'avait-il pas lui aussi attendu tant d'années ce moment, qu'importaient quelques heures ?). L'élève devait laisser l'émotion s'évanouir ; il lui fallait laisser s'effacer tous les 'moi' antérieurs qui avaient afflué en lui à la vue de ce nœud si particulier que le maître avait fabriqué avec tant d'espérance.

Se relevant, le samouraï prit l'arc, l'arma ; il tendit la corde, la fit vibrer et l'air chanta, la cible elle-même frémit. Le maître se leva à son tour ; il alla chercher son arc, l'arma, posa sa flèche contre la corde. Le disciple fit de même. Le feulement du corps de bambou des flèches contre le bois rouge de la hampe des arcs n'égratigna pas même l'air. Les arcs se bandèrent, ensemble les deux flèches partirent, côte à côte comme vont deux jeunes sœurs rêvant dans la neige des cerisiers, et la paille de la cible chuinta en recevant les deux fers qui, quand ils se rencontrèrent, sonnèrent comme éclatent les trompettes de victoire, d'un son métallique cristallin. Les tiges des flèches étaient si près qu'on ne les distinguait plus, leurs empennages s'em mêlaient, comme s'épanouit une fleur. « Ô le beau

chrysanthème ! », dit le vieillard. Alors, il se tourna face à son compagnon et les deux archers se saluèrent.

— Adieu, dit l'ancien, merci du long voyage que tu as accepté de faire à mes côtés.

— C'était un honneur...

— Maintenant, tu dois partir. Adieu. Adieu mon fils.

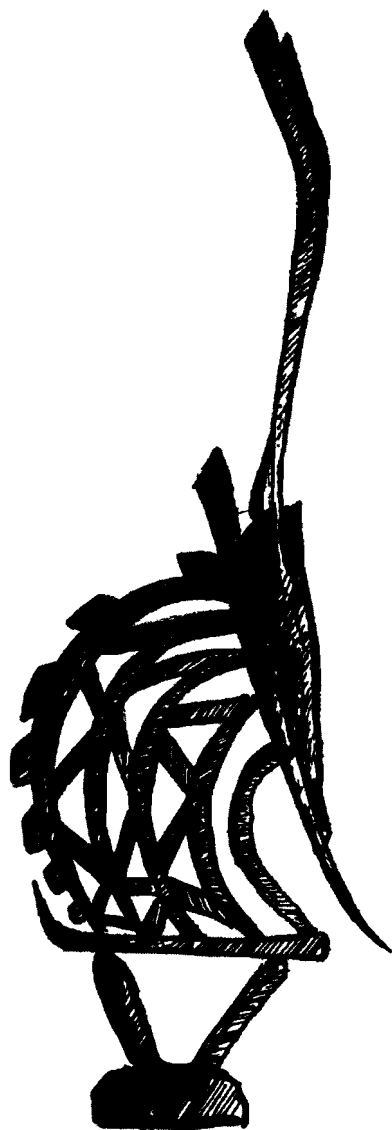
— Maître...

Mais qu'ajouter quand tout a été dit ?

Le disciple regarda le vieillard s'éloigner, il lui sembla qu'il avait la taille plus haute, le port plus droit, comme si cette volée des deux flèches l'avait rajeuni.

Quand il fut seul, il plia l'arc et la flèche dans leur étui et partit en les emportant. Il savait ce que désormais il devrait faire à son tour pour accroître la sérénité sous le Ciel, qui est le seul bien que l'être humain puisse poursuivre et espérer atteindre dans un monde d'apparences où la vérité n'est qu'une déchirure, la beauté un éclat fugace et l'être un simple chrysanthème.





Le boa

Autrefois la savane du Sahel africain n'était peuplée que d'herbes et de djinns, avec quelques arbres parmi les herbes, et un grand génie parmi les djinns. Au creux des vallées, là où de l'eau courait, des lambeaux de forêt la cachaient.

Mais les djinns sont querelleurs et un jour, lassé de tant de bruit, leur patron donna à chacun une forme différente : c'est ainsi qu'apparurent les animaux qui peuplent la savane. Mais ne pouvant parler, les djinns s'ennuyaient, alors le grand génie les coupa en deux, l'un était mâle, l'autre femelle. Et ce qui devait arriver arriva : ils se multiplièrent. Alors qu'auparavant, les animaux mangeaient de l'herbe toujours renouvelée, celle-ci finit par manquer quoi que les arbres eussent des fruits et les herbes des graines. Pour finir, affamés, les animaux se mangèrent entre eux, chose qui ne parut pas si mauvaise au grand génie ; mais il fallut bien réguler tout cela : la savane devenait un cirque. Le patron décida que chacun ne pouvait plus manger de tout. Il définit qui mangeait quoi et attribua un ordre, une hiérarchie entre les êtres

vivants lors d'un grand conseil où tous furent convoqués. Parmi les animaux, les hommes, ayant déjà la suffisance de la vanité, ne s'étaient pas déplacés ; le génie les oublia ; depuis, ils mangent de tout...

Au boa, qui était de tous les djinns antérieurs le plus paresseux, toujours endormi – et lent quand il était éveillé –, le grand génie avait attribué quelques petites proies, dont les damans qui sont dits *coulibali* en bambara. Traînant son ventre dans les herbes, le boa vint se plaindre de sa mauvaise fortune : « Je suis lent, les proies que tu m'as attribuées sont vives : damans, écureuils des sables et gerboises... ou peu coopératives : les oiseaux me perceraient les yeux si je m'approchais de leurs nids, les guenons me jettent des pierres dès que je monte dans l'arbre, la gent des sables me bombarde les yeux de poussière... Veux-tu donc me forcer à vivre de charogne comme l'hyène ou le vautour ? »

– Veux-tu des bras ? Ainsi tu pourras attraper tes proies.

– Noon, je vais m'user les mains à me traîner.

– Des jambes alors ?

– Courir est fatigant, la vitesse soûle ; on peut mourir de s'agiter trop, et puis, avec cette chaleur sur la savane... Noon.

— Des ailes ?

Là, le génie se dit qu'il avait trouvé !

— Mais pour quoi faire ? Je suis sensible au vertige.

— Veux-tu des crocs ?

— Pourquoi devrais-je me fatiguer à déchirer une proie quand il est si simple de l'avalier toute crue, toute vive ?

— Qu'est-ce que tu proposes alors ? Tu es si feignant que tu ne veux pas t'agiter et pourtant tu veux manger !

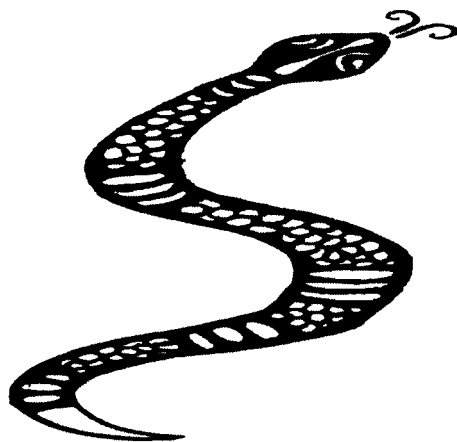
— C'est toi le grand génie, pas moi !, répondit modestement le boa qui cacha son regard derrière ses yeux – ce qui donna une idée au maître de la savane :

— Eh bien, que ton regard soit ton arme !

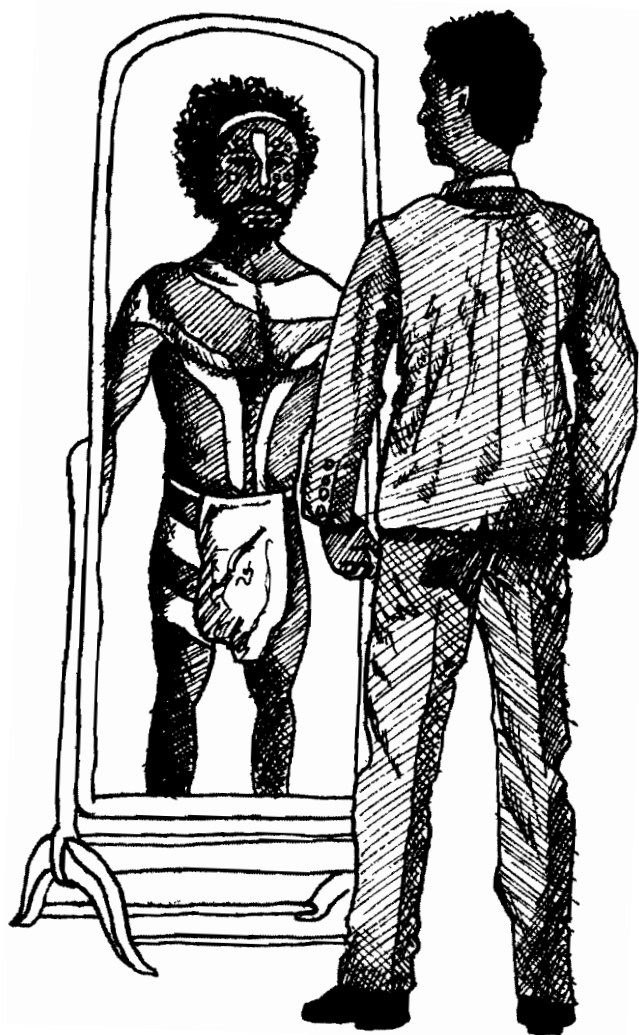
Et c'est ainsi que le boa hypnotise ses proies. Et l'homme, qui mange le boa comme il mange tout être qui se laisse manger, s'est imprégné de tout. Il a su prendre à chaque animal un trait de sa force : la solidarité des loups, la cohésion des lycéons ; il adopta l'esprit querelleur du perroquet et celui joueur des loutres ; il prit l'envie au serpent, l'imitation au phasme, la jalousie à l'hyène ; il copia la ruse du lièvre et la parole du perroquet. De la flèche du naja cracheur, des couteaux des dents de panthère, de la fosse de chasse du fourmi-lion,

l'homme se fit des outils et se saisit du monde. Sa compagne sut aiguïser son regard pour le séduire et il se saisit des couleurs du caméléon et du chant des oiseaux pour la convaincre.

...Et la femme, dans ses chants de douleur, fait écho aux longues plaintes des lamantins quand, seule avec un enfant à la mamelle, elle doit affronter la cruauté du monde pour qu'il survive.







Le rêve

Le pasteur O'Rourke regardait le petit aborigène travailler à son interrogation ; il tirait la langue sur sa copie et s'appliquait à bien écrire, formant les lettres l'une après l'autre, allant à la ligne avec application. Ah ! Il irait loin ce marmot. Il finirait mécanicien peut-être, ou même catéchiste, à moins qu'il ne devienne comptable ou clerc si sa foi ne se révélait pas à la hauteur du Message christique fait de sacrifice et d'abnégation. Jour après jour, le pasteur l'inculquait au petit groupe d'aborigènes que le gouvernement avait ici regroupés et dont son église avait obtenu la charge. L'évêque, son supérieur direct, disait primitifs ces hommes sortis du bush ; quant à sa femme, elle ne pouvait s'empêcher de grimacer si un de ces noirs, comme elle disait, s'approchait par trop d'elle quand elle accompagnait par devoir son mari dans sa tournée. Mais le père, lui, les estimait pour ce qu'ils étaient : des enfants de Dieu et il les aimait comme tels. Il admirait le regard brillant de l'enfant, sa vive intelligence toujours en éveil, ses capacités : mémoire, finesse, sens de la langue anglaise, amour du travail intellectuel... Et il rêvait au destin du jeune Nathan dans l'Australie de

demain où il pourrait utiliser à bon escient son droit de vote, travailler pour la nation australienne et l'agrandir de ses enfants en formant un ménage chrétien digne avec une fille des réserves, bonne ménagère moderne, femme courageuse et vaillante et brave chrétienne.

Quand il rentrait chez lui – des baraquements préfabriqués brûlés par le soleil qui n'offraient aucune protection contre les vents froids du désert –, Nathan retrouvait les quelques adultes qui avaient connu la vie libre du bush. Lui-même ne se souvenait plus de la hutte dans laquelle, dernier parmi les derniers de son peuple, il avait vu le jour, et dont sa mère lui disait la fraîcheur en décembre et la chaleur en août... Les plus vieux lui parlaient des chants anciens qui avaient mené les peuples d'Australie du plus profond passé au présent douloureux. Et leurs paroles étaient un baume à tous en ces jours de déréliction qui avaient commencé depuis que la *First Fleet* avait abordé cette île-continent. Cette île créée au Temps du Rêve par l'émergence sous le soleil du Serpent Arc-en-ciel. Ce continent fondé avec ses déserts, ses lacs, ses montagnes, ses forêts par les compagnons du Serpent Arc-en-ciel et qui étaient tous restés sous terre après avoir créé le monde. Nathan entendait

les chants des pistes que contaient les anciens ; ils tracent dans le rêve la voie que suit celui qui sait, car alors l'homme a compris la sagesse du peuple dont il est une parcelle dans le temps, dans l'espace. Son esprit sous la terre rouge et son corps noir au soleil orange sont unis en franchissant les distances que le destin trace à chaque être, à condition qu'il suive la voie du rêve particulier dont il est le dépositaire. Mais Nathan avait décidé qu'il fallait suivre la voie des blancs, celle que représentait le père O'Rourke. La parole des anciens lui étaient un chant, une mélodie, pas un chemin.

Effectivement, les années passant, Nathan, qui avait oublié son nom aborigène et n'était plus que Nathan, dépassa les petites classes et obtint de continuer des études. Il entra dans un collège financé par des hommes d'affaires humanistes, plus fréquenté par des métis que par des aborigènes pur-sang. Pour lui, suivant ce qu'avait dit son pasteur, les hommes étaient tous les mêmes sous le regard de Dieu.

L'inconcevable se fit quand il obtint une bourse du gouvernement pour entrer à l'université et fut confronté au quotidien aux Australiens blancs. Indifférent à eux, il avança en connaissances, dépassant ses promotionnaires blancs, plus habitués à la

compétition pour les filles que pour celle dans l'excellence intellectuelle. Ils buvaient force bières, le traitaient de nègre en riant – et lui-même n'omettait jamais de prendre cela pour une plaisanterie. Ils lui confiaient même le soin, parfois, de rédiger leurs copies quand le surf, le sexe, la danse et le nécessaire repos, les occupaient par trop.

Nathan fit du droit. Il savait éviter les conflits ; il ne traînait pas la nuit ; il se mêlait peu aux blancs fanatiques de sports et de soirées ; et peu aux autres, évitant l'activisme qui saisissait ces derniers sitôt que, la bière aidant, les freins cédaient sous la poussée des injustices vécues au jour le jour.

Un jour, une étudiante, Teresa, vint lui demander conseil. Elle avait le visage long des Anglaises de souche, le cheveu fin et mordoré, le teint pâle et quelques taches de rousseur se laissaient voir quand son décolleté était trop ouvert. Teresa lui demandait conseil ; elle parlait d'analyser la société australienne comme société métisse. Ils travaillèrent ensemble. Nathan ne la voyait qu'à la bibliothèque ou dehors à l'abri du soleil sous un auvent – mais bien aux yeux du public –, buvant une canette ou grignotant un

sandwich entre deux séances de travail ; ils y discutaient ferme de son projet de recherche.

Les discussions s'enflammaient parfois.

— Certes, lui répondit-il ironique, un jour qu'ils déjeunaient dans une sandwicherie en plein air. Société métisse avec ces noirs d'importation, ces Indiens, ces Chinois et autres Asiatiques ! Sans parler des gens plus proches : Mélanésiens et Polynésiens... — il exagéra une grimace à cette évocation et elle sourit d'amusement. Croyez-vous qu'ils se mélangent avec les blancs d'Europe ?

Mais Teresa était scandalisée de ne pas avoir été comprise :

— Mais non ! Une société métisse de ces Aborigènes, méprisés mais omniprésents dans l'imaginaire, avec leurs toponymes, leurs peintures, leurs chants des pistes...

Il faillit l'interrompre : les hommes avaient perdu leur nom ! La "montagne sacrée" n'avait-elle pas perdu le sien ? Mais Teresa continuait :

— Les *Bushrangers*, ces bagnards échappés des bagnes, retournés à la liberté comme des fauves, et leurs poursuivants s'étaient tant frottés aux Bushmen d'origine qu'ils avaient importé, en contrebande pourrait-on dire, des manières d'être et de faire qui dépassaient largement quelques

techniques de chasse, de peinture ou de musique... Sans parler des gens comme moi qui avaient vécu près des réserves, avaient couru dans la poussière avec les valets, les fermiers, les regroupés autour des fermes et des missions... Comment croyez-vous que nous avons pu être de ce pays si vite si ce n'est sans votre aide ? C'est vous, qui nous avez enseigné le bush ! Avec générosité...

— Vous nous avez décimés.

A cette répartie, elle fit la moue et reprit.

— Ce n'était pas complètement volontaire, vous le savez ! Les épidémies que nous avons apportées et les virus que nous portions en nous sont davantage responsables de l'hécatombe de vos peuples que notre méchanceté intrinsèque ou notre bêtise indéniable.

Elle se tut un moment et reprit, certaine d'avoir été entendue :

— L'intonation et le vocabulaire de l'anglais d'Australie et même certains traits de la culture : l'art du récit, la réserve dans le comportement et l'égalitarisme des Australiens. De tous les Australiens ! D'où pensez-vous, Nathan, que cela nous vient ? Des seuls bagnards ? Allons, soyez sérieux !

Nathan résistait : il s'était battu pour cesser d'être aborigène, il en avait perdu son nom de

naissance, et cette fille contestait sans même y penser le choix qu'il avait fait de devenir "Anglais" ! (Il n'allait pas jusqu'à penser qu'elle l'en jugeât indigne.)

— Mais qu'avez-vous besoin de moi ? Je suis juriste pas anthropologue ! D'être aborigène ne me donne guère de droits pour parler des Australiens d'origine...

— Vous avez peur ? De qui ? de vous ?

— Partez ! Je payerai.

A défaut d'être Anglais, il pouvait être homme et payer l'addition du petit repas qu'ils avaient pris !

Il fallut quelque temps pour qu'ils reprennent leurs conversations. Nathan pensait que la relation professionnelle avait effacé les autres sous-jacentes, qu'il se refusait à examiner. Une fois, elle vint le voir chez lui dans le studio qu'enfin il avait pu se louer, quittant la cité universitaire. Elle en força presque la porte. Il ne sut comment elle s'y prit. Elle s'installa, accepta (commanda plutôt) une bière. On parla de chose et d'autres et soudain, se penchant vers lui, elle lui déclara tout de go :

— Je vous aime.

Son flegme tout britannique jurait avec sa

déclaration, mais il avait bien entendu, il en resta bouche bée.

— C'est impossible, arriva-t-il à dire.

— Non ! hurla-t-elle soudain devenue femme ouvertement amoureuse. Je vous aime, vous m'aimez, je veux des enfants de vous, pas d'un autre.

— Les autres... se sentit-il murmurer.

— Les autres, ils s'y feront. La voix de Teresa grondait de violence retenue. Pour mes parents, je sais que ce sera dur, mais on ne peut pas faire plaisir à tout le monde en devenant indépendant ! Ils le savent. De toute façon, la vie nous donnera raison. S'il le faut, nous irons à l'étranger pendant quelque temps. Là-bas, ils ne portent pas le poids de la même histoire que nous, nous ne serons qu'un couple mixte parmi d'autres.

Elle avait repris son calme habituel.

— Pourquoi moi ? s'entendit-il demander.

— Parce que d'aucun autre homme, je ne désire les enfants que je veux. Le ton de sa voix était égal, assuré ; elle compléta sa pensée : Je vous aurais cru plus subtil.

Ils restèrent silencieux. Chacun sirotant sa bouteille de son côté, comme deux étrangers. Ou comme un très vieux couple perdu dans ses pensées.

— Mais avez-vous compris ce que je vous dis : l’Australie a besoin de gens comme vous, comme nous. Notre gouvernement vous a à l’œil. Dans dix ans, vous noir, moi blanche, ils s’en foutront et on reviendra...

Il réussit pourtant à la repousser. Quand elle partit, elle lui dit seulement, sa voix avait repris le ton égal qu’elle savait lui donner :

— J’attendrai que vous vous décidiez ; c’est ce que me conseilleraient Agatha Christie qui savait nos mâles anglais sans imagination, mais réfléchis et quelque peu ennuyeux de pesanteur...

Nathan resta interdit devant ce qu’il aurait considéré la veille comme un compliment. Il ne savait plus que penser. Teresa le quitta, digne comme un top model lors d’une présentation de collection. Elle ne fit même pas claquer la porte. Avant de la fermer elle repassa la tête et une main : un sourire ironique sur les lèvres, ses doigts eurent un mouvement d’onde qui ne contredit pas le sourire.

Il comprit qu’elle avait raison : il l’aimait. Avant cet instant, il n’y avait jamais songé ; les plaisanteries dont ils faisaient l’objet l’avaient toujours laissé de marbre au point que même les excités s’étaient calmés ; ils surveillaient mais

s'étaient assuré que rien ne liait les deux jeunes gens qui semblaient ne vivre qu'en représentation.

Il décida donc de ne pas bouger, ne voyant pas d'issue à la situation. D'ailleurs, il n'avait plus qu'à attendre désormais : il hésitait soit à partir en thèse, soit à occuper un poste officiel car le ministère de la Justice l'avait contacté. Il se dit qu'il était temps de partir voir ses parents et de revoir O'Rourke marié depuis quelques années. Il décida de rentrer chez lui, loin, au fin fond du bush, ce bush qui, malgré son éloignement, se rappelait à lui par ses bouffées odorantes sauvages alors qu'il veillait sur des livres dans ses nuits studieuses.

Quand il arriva chez lui après un long voyage en bus, on fit une petite fête dans les baraquements. Nathan avec étonnement vit des petits blancs aux yeux clairs et au teint roux, morveux, couverts de poussière et le cul nu jouer avec les petits aborigènes. « Ceux du père ? » répéta-t-il avec étonnement quand on répondit à sa question.

O'Rourke vint le saluer, n'attendant pas que son ancien protégé se dérangeât le premier ; il avait vieilli et était en charge d'enfants qui couraient comme des enfants du bush à travers la mission. Il fit d'ailleurs semblant de ne pas les voir quand il

s'approcha des escaliers où était assis Nathan qui se leva à son approche malgré le geste de dénégation du pasteur. L'entretien fut chaleureux. Il faut dire que par sa réussite Nathan le payait bien des échecs qu'il avait connus. Les gens du peuple du bush ne sont pas faciles... Il souriait en faisant ce constat à Nathan.

Au bout de quelques jours, les plus vieux emmenèrent leur fils dans le désert environnant. Certes, il était devenu anglais, mais tout de même, ils firent cet effort. Une hutte d'écorce, tels ces *mia mia* que l'on voit sur les gravures, l'attendait en plein désert, ils déshabillèrent Nathan qui se laissa faire, apaisé par la forte odeur des écorces. Un vieillard le regardait en souriant. De lui émanait une paix étrange qui calma le cœur du jeune diplômé qui battait la chamade d'émotion craintive.

Et la fête commença. On mangea comme on mangeait quand on était un peuple libre dans un bush libre, aux voies des rêves bien dessinées dans les sables, les pierres et les eaux. Viandes sauvages grillées, insectes, racines et fleurs. On but, non des bières, mais comme on buvait quand le peuple vivait de la sève des plantes, de l'eau des mares, du sang de la terre.

Les *didgeridoo* – ces grandes trompes monoxyles – et les *tjurunga* – ces rhombes que les hommes faisaient tourner au-dessus de leur tête retenus par une simple ficelle – emplissaient l'air de leur vrombissement lancinant. Au souffle puissant des trompes tout le corps vibrait et au son sourd et vibrant des planchettes oblongues l'esprit entraînait en résonnance. Soudain épuisé, Nathan s'effondra et s'endormit. Mais au matin, un courrier vint qui lui apporta un ordre du Gouvernement l'intégrant au Ministère de la Justice et il dut surmonter la fatigue pour le suivre et revenir à l'université où l'attendait sa nomination. Il retrouva Teresa, lui demanda de l'épouser et un beau sourire récompensa sa demande timide : malgré l'aveu qu'elle lui avait fait d'elle-même, il craignait une rebuffade.

Quelques courtes années à la capitale de l'État, Darwin, puis il rejoignit Canberra. Il y fut bien accueilli. Il avait épousé Teresa et le couple avait deux enfants. Il sentait parfois une certaine tension autour de lui, mais n'y prêtait pas attention. Il perçut comme une promotion d'être nommé aux Nations Unies à New-York. Il en revint, nommé à la Cour suprême. Naturellement célèbre parmi tous les aborigènes qui avaient réussi, il se

trouva de plus en plus impliqué dans les affaires concernant ceux qui n'avaient pas eu cette chance. On l'en écartait mais à chaque fois il y revenait, attiré par les plaintes que lui adressaient directement ses frères de race ou par des accusations de partialité qui surgissaient dans la presse ou dans des documents plus ou moins officiels. Et dans les deux cas, il devait s'en mêler pour rendre la justice ou se défendre des calomnies. Il accepta d'acheter la villa que Teresa leur trouva. Dans un beau quartier. Vue sur l'océan. Et là, sans qu'il sût pourquoi, les choses se gâtèrent. Une cabale naquit d'on ne savait où. Une hystérique porta plainte ; des voisins hargneux leur gâtèrent le quotidien. Les enfants durent changer d'école. A son travail même, il se voyait dessaisir des dossiers en cours. Un soir, alors qu'il rentrait avec son épouse, ils furent agressés. Des petits malfrats tuèrent Teresa et lui-même, alors que gravement molesté, fut soupçonné de l'avoir assassinée : les traces de coups qu'il portait montraient qu'elle s'était bien défendue ! On ressortit les plaintes de l'hystérique, celles des voisins, les soupçons des collègues et les ragots des caniveaux. Il eut juste le temps de renvoyer saufs ses propres enfants auprès du pasteur O'Rourke et de ses parents.

Et une nuit, on l'assassina à son tour. Les journaux qu'il lut après son décès disaient qu'il était soûl et s'était jeté sous une voiture. Il songea que c'était déjà pas mal que la presse signalât sa disparition ! L'intégration se faisait jour en Australie ! Il lisait tout en marchant dans le bush ; les blessures qu'il avait reçues, les coups de poignard et le choc de la voiture qui avait déchiré ses chairs le gênaient pour marcher mais il ne sentait rien. Il avançait. Il savait où il se dirigeait : vers les Katatjuta – "beaucoup de têtes" – que les Australiens appellent les monts Olgas. Les Katatjuta sont la montagne sacrée des peuples qui vinrent dans ce monde après que le Serpent Arc-en-ciel l'avait sorti de l'eau – au Tjukurpa, qui fut le temps de la création.

Alors que ses pieds tapaient la poussière pour avancer, chantèrent en sa tête tous les chants des pistes des peuples du bush : Nathan partagea la vie des kangourous, courut avec les émeus, vola avec les perroquets. Il plongea avec les aigles et nagea avec les poissons ; il coula son corps entre deux eaux comme les sauriens... Quand il arriva à la Montagne, il comprit que c'est par là qu'il aurait dû commencer. C'était trop tard ! Pourtant il y retrouva Teresa, leurs enfants, O'Rourke, les pères

de ses pères, les mères de ses mères, et toutes les sœurs et frères que la vie lui avait donnés depuis le Tjukurpa jusqu'aux temps futurs qui engloutiraient le monde. Il retrouva l'évêque et même sa femme qui n'eut pas de mouvement en arrière quand il arriva ; bien au contraire, elle vint vers lui le prenant dans ses bras... Alors, il se reposa, s'étendit à même le sol et s'endormit dans l'odeur enivrante des eucalyptus.

C'est alors qu'il se réveilla. Il était toujours dans le *mia mia* lorsqu'il était venu rendre visite à ses parents et au pasteur de la mission ; lui-même n'avait pas vieilli : il était toujours le jeune diplômé de l'université qui rêvait d'entrer dans le monde des blancs, de faire bouger le monde avec les outils des blancs... Il reconnut la fête de la nuit aux récipients vides ou cassés, aux braises fumantes entre les grosses pierres, aux parfums brûlés, aux reliefs d'os et de plantes éparpillés. Il sortit de sa torpeur ; le vieillard souriant qui l'avait accueilli dans cette même hutte d'écorces était là, attendant son réveil.

— Enfin réveillé, mon fils ? », lui demanda le vieillard dont le regard amical brillait. Et sans attendre la réponse, il lui continua : Un messenger est venu, il est chez le père, voici son papier, il

attend la réponse. Je dois te dire que le pasteur est très excité !

Nathan étendit ma main, prit l'enveloppe, l'ouvrit, lut la missive – la même qu'il avait déjà lue – il ne s'en étonna pas :

— Ce n'est pas important, ils me demandent d'être des leurs. Mais c'est nos peuples qui ont besoin de moi à leur côté, pas en face. Fais dire au messager de rentrer, je m'occuperai de la réponse plus tard.

Le vieillard sourit et ressortit.

Des pas rapides s'éloignèrent du *mia mia* : un frère attendait donc sa réponse et la porterait au messager du gouvernement. Il n'aurait même pas besoin de sortir de l'enclos d'épineux.

Quand l'ancien revint, Nathan déclara :

— Les esprits m'ont envoyé mon chant, je sais aujourd'hui la piste qui est la mienne. Que je sache la parcourir ! Elle croise celles de nos frères de race et de nos frères anglais. M'aideras-tu ?

Le vieillard sourit encore un peu plus ; son visage respirait la paix de qui sait quelle est sa voie et qui l'a empruntée sans faiblir.

Le messager du gouvernement ne partit pas ; il avait instruction d'attendre l'homme qu'il était venu chercher et de le ramener. Mais ce dernier ne se montra pas et quand le blanc reçut une lettre

cachetée, il comprit que sa mission avait échoué sans qu'il sût bien laquelle elle était. Il ne put en savoir plus : la lettre était scellée d'un morceau de résine incrusté qui agressa ses narines. Il dut reprendre son pick-up et s'en retourner pour la capitale. Il restait fort choqué d'avoir reçu la missive des mains d'un homme nu comme un ver et peint comme un totem.

Quelques jours après, alors que Nathan regardait les enfants jouer – et ils étaient comme sur un damier pions blancs et pions noirs –, il vit dans la lumière du soleil le vêtement sombre du pasteur qui s'en venait avec une silhouette blanche flottant dans l'air opalin de poussière. Il sut qui s'en venait ainsi. Teresa s'assit sur les marches du baraquement. Ils ne dirent rien. Puis il entendit sa voix.

— Ta décision a sacrément secoué les villas et les lambris des palais du gouvernement et de la gent universitaire... La presse chipote à son habitude : un nègre refuser la blanche main charitable du gouvernement !

Elle eut un long silence et dit brusquement :
— Quand te décideras-tu à me dire le nom que tu as reçu de ton peuple ?

Nathan ne répondit pas ; des eucalyptus embaumaient l'air desséché de leurs parfums

sauvages. D'une voix douce, Teresa reprit :

— Tu sais, quand j'étais petite, je vivais ainsi, dans une mission semblable à celle-ci, j'allais comme ces petits, cul nu dans la poussière. C'était le paradis. J'y suis retournée de mon côté... Entendre que je n'avais pas oublié la langue du bush et ses odeurs de soleil m'a fait très plaisir. Comme d'apprendre que j'y avais toujours ma place, et un nom. Et toi, qu'as-tu retrouvé de revenir ici ? Pourquoi, parce que blanche, resterais-je en dehors de mon peuple ? M'ouvriras-tu les portes du paradis ?



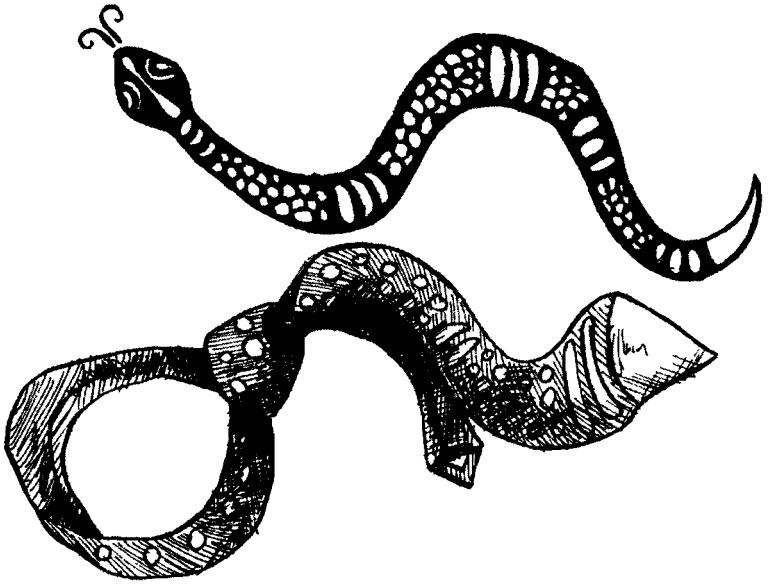




Table des matières



Les bisons 15



La porte 31



Les compères 55



L'aveu 77



Les *kiho* 95



Le boa 109



Le rival 21



Le lézard 41



L'araignée 69



La chouette 83



Le chrysanthème 99



Le rêve 115

L'HARMATTAN ITALIA

Via Degli Artisti 15; 10124 Torino

L'HARMATTAN HONGRIE

Konyvesbolt ; Kossuth I. u. 14-16
1053 Budapest

L'HARMATTAN KINSHASA

185, avenue Nyangwe
Commune de Lingwala
Kinshasa, R.D. Congo
(00243) 998697603 ou (00243) 999229662

L'HARMATTAN CONGO

67, av. E. P. Lumumba
Bât. – Congo Pharmacie (Bib. Nat)
BP2874 Brazzaville
harmattan.congo@yahoo.fr

L'HARMATTAN GUINÉE

Almamy Rue KA 028, en face du restaurant Le Cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 60 20 85 08
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN CAMEROUN

BP 11486
Face à la SNI, immeuble Don Bosco
Yaoundé
(00237) 99 76 61 66
harmattancam@yahoo.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE

Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31
ctuen_nda@yahoo.fr

L'HARMATTAN MAURITANIE

Espace El Kettab du livre francophone
N° 472 avenue du Palais des Congrès
BP 316 Nouakchott
(00222) 63 25 980

L'HARMATTAN SÉNÉGAL

« Villa Rose », rue de Diourbel X G, Point F
BP 45034 Dakar FANN
(00221) 33 825 98 58 / 77 242 25 08
senharmattan@gmail.com

L'HARMATTAN TOGO

1771, Bd du 13 janvier
BP 414 Lomé
Tél : 00 228 2201792
gerry@taama.net



La voix des rêves

Contes des peuples anciens

La farandole de ces contes évoque ces rêves qui donnent le sens de notre vie. Elle parle de voyages en des mondes anciens et intemporels qui survivent en nous au plus profond de notre âme d'enfant.

Qui l'emporte en astuce du lièvre, du singe ou du renard, miroirs des peuples du monde ? Le lettré confucéen et le samouraï sont confrontés au désir et au silence. Quelle intégration veut-on quand on est aborigène d'Australie ? Quant à Salomon, les Kabyles racontent qu'il consulta une chouette ! On lira aussi la psychanalyse d'un lézard de la Sorbonne et l'échec des rêves parallèles d'un bison et d'un Indien des Plaines.



Yann Benoist, anthropologue, Breton, travaille sur la santé des populations défavorisées. Et rompt parfois d'un trait de dessin l'aridité de son travail scientifique.

Bernard Lacombe, qui fut anthropologue et reste Breton à moitié, exerce une activité d'éditeur scientifique et publie ici son septième recueil de contes.



ISBN : 978-2-343-02356-4
14,50 €

